

# JOURNAL

HELVETIQUE

OU

# RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE  
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITTS  
*d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

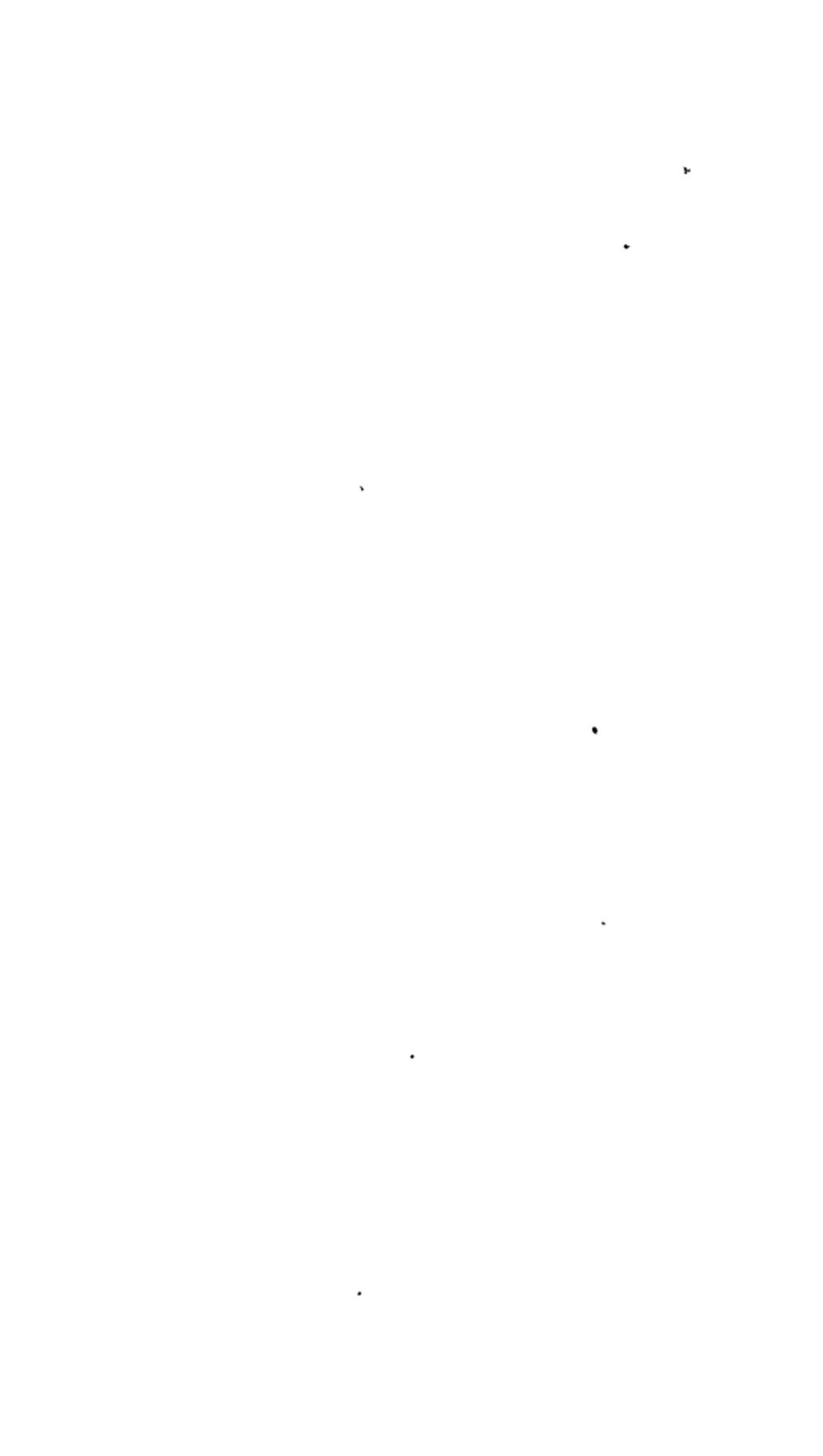
DEDIE' AU ROI.

DECEMBRE 1745.



A NEUCHÂTEL.

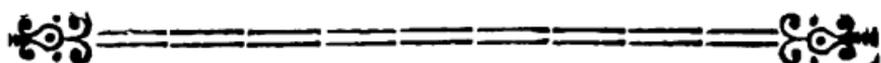
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1745.





JOURNAL  
HELVETIQUE,  
DEDIE AU ROI.

DECEMBRE 1745.



DE L'IMAGE DE DIEU;

*Et de l'Empire de l'Homme sur les Animaux.*

LES Orateurs outrent assez ordinairement, la plûpart des Sujets qu'ils manient. C'est sur tout quand ils parlent de l'Homme qu'ils donent dans ce defaut. S'ils se font propôsés de l'abaisser dans un de leurs Discours, & de le faire paroître petit, ils le dégraderont jusqu'au deffous des Bêtes. Quoi que l'Homme ait de grands défauts, & qu'envisagé par certains côtés, il soit un objet de mépris, il y a quelque inconvenient à le vouloir trop ravaler. Tant qu'on lui dira qu'il n'est qu'un composé d'ignorance & de vice, ce ne sera pas le moient

de l'exciter à des sentimens élevés, à des actions nobles & généreuses. Il faut donc aussi lui faire sentir la dignité de sa nature, l'excellence de ses facultés. Il faut quelquefois lui donner une idée avantageuse de lui même, mais sans rien outrer non plus de ce côté là. Les Orateurs, qui ne savent pas garder un juste milieu, quand ils traitent de la noblesse de l'Homme, enflent tellement ses prérogatives, qu'ils le font aller de pair avec les Anges. Ils l'égalent presque à Dieu lui même. Je tâcherai de ne donner dans aucun de ces excès aujourd'hui: C'est proprement ce dernier écueil que je dois éviter, en traitant de l'*Image de Dieu* dans l'Homme.

*Dieu* voulant créer l'Homme, dit, *Faisons l'Homme à nôtre image & à nôtre ressemblance\**. On demande en quoi Moïse a fait consister cette image & cette ressemblance de l'Homme avec la Divinité?

Les Pères de l'Eglise distinguoient entre *image* & *ressemblance*. Ils vouloient atacher une idée différente à chacun de ces termes. Mais il est aisé de voir que cette distinction est trop subtile. *Dom Calmet*, d'un autre côté, prétend que ces deux mots joints ensemble marquent une très grande ressemblance. Cela paroît encore trop recherché. Rien n'est plus ordinaire dans le stile des Hé-

\* Gen. I. 26.

Jébreux que ces sortes de répétitions ou d'entassement de termes, qui ne signifient dans le fond que la même chose. D'ailleurs on ne peut pas dire dans l'exacte vérité, qu'il y ait une très grande ressemblance entre Dieu & l'Home. C'est bien assez de dire qu'il y a, entre la Créature & le Créateur, quelque rapoit, quelque sorte de conformité, & l'on doit reconoitre en même tems que cette ressemblance est fort imparfaite.

Mais en quoi consiste t-elle cette ressemblance? On peut trouver divers rapports entre Dieu & l'Home. Ici l'imagination des Interprètes de l'Ecriture Ste s'est doné carrière. Quelques Anciens ont voulu trouver cette Image dans le Corps. Il semble au moins que c'est ce que l'on peut conclure d'une Moralité de St. Cyprien. Son dessein étoit de combatre le fard des Dames de son tems. Pour cela, il pose ce Principe, qu'une Créature qui est l'ouvrage de Dieu, ne doit jamais se déguiser le visage, ni l'altérer par le fard, ou par quelque couleur que ce soit. *Faisons l'Home à nôtre Image*, dit Dieu; & l'Home après cela sera assez hardi pour changer ce que Dieu a fait! Tous les changemens qu'on y aporte sont l'ouvrage du Démon. Que diroit un habile Peintre, quand il a fait un

beau Portrait, si on lui venoit barbouiller son Ouvrage \* ?

Un Empereur Chrétien semble avoir eu aussi la même idée de l'Image de Dieu. Les Romains avoient acoutumé d'imprimer quelques Lettres avec un Fer chaud, sur le Front de leurs Esclaves, lors qu'ils avoient abandonné leurs Maîtres & qu'on les avoit recouvrés. *Constance* abolit cette coutume, parce, dit-il, qu'il n'étoit pas juste de défigurer le Visage de l'Home, qui étoit un Portrait vivant de la Beauté Céleste. On se contenta dans la suite de leur mettre des Coliers, sur lesquels étoient gravés les noms de leurs Maîtres.

D'autres dans le même dessein de trouver dans le Corps même de l'Home, l'Image de Dieu, l'ont placée dans la figure droite. St. Augustin trouve dans la manière dont notre Corps se présente un certain air de Majesté, qui nous élève au dessus des Bêtes, & qui nous approche un peu de la Divinité. On a cité bien des fois à cette occasion les Vers d'Ovide, où il dit, qu'*au lieu que les autres Animaux sont courbés vers la Terre, Dieu a voulu que l'Home eut le visage élevé, & en état de tourner sa vie du côté du Ciel* \*\*. Ciceron a dit de même,

, que

\* Epit 83.

\*\* Pronaque cum spectent animalia cætera terram,  
Os homini sublime dedit: cœlumque videre  
Jussit. *Metamorph. Lib, I.*

que l'Homme est fait pour contempler le Ciel, que ce spectacle ne pouvoit venir qu'à l'Homme, puis qu'il est le seul Animal à qui Dieu ait donné une figure droite, avec des yeux qui ne sont pas tournés vers la Terre, come ceux de tous les autres Animaux, mais qui s'élevent naturellement vers le Ciel pour y regarder sans cesse le lieu d'où il est descendu, & vers lequel il est rapellé par de sublimes espérances \*.

Il faut avouer que c'est quelque chose de frapant dans le Corps de l'Homme, que sa taille droite & majestueuse, son visage élevé. Les autres Animaux sont, ou courbés vers la Terre, & portent par là des marques leur bassesse, de leur assujettissement à l'Homme, ou s'ils ont la tête élevée, on n'y voit aucune de ces marques de grandeur qui brillent dans le Village de l'Homme. Cette seule partie du Corps suffit pour apercevoir la supériorité de l'Homme sur les Animaux. On diroit qu'ils y voient gravées les marques de nôtre Empire.

I i 4

Si

\* Nam quum cœteras Animantes adjecisset ad partem solum hominem erexit ad cœli quasi cognationis domicilique pristini conspectum excitavit. De Legibus.

Homo ortus est ad Mundum contemplandum, nullo modo perfectus, sed est quædam particula perfecti.

De Nat. Deorum.

Si l'Homme a l'air & la physionomie d'un Souverain, sa voix prouve encore qu'il l'est réellement. Il a seul, à l'exclusion de toutes les autres Créatures de la Terre, la faculté de former des sons articulés, & de les modifier come il le juge à propos. Pendant que tous les autres Animaux n'ont qu'une voix informe, que des sons confus, ou quelque chant, harmonieux à la vérité; mais qui dit toujours la même chose, l'Homme seul dirige sa langue come il lui plait. Il invente, il apprend, il forme toutes sortes de sons, pour communiquer ses pensées, & pour exécuter ses desseins.

Cependant on ne sauroit faire consister proprement l'Image de Dieu dans ces avantages. Ces prerogatives doivent être regardées seulement come des secours accordés à l'Homme, pour être le Lieutenant de Dieu sur la Terre. La figure majestueuse de l'Homme tient les Animaux en respect. Sa voix faite pour comander contribue encore à les tenir dans l'obéissance.

Mais quelle que soit la gloire & la supériorité que l'Homme tire de la figure de son Corps, elle sera toujours fort au dessous de celle qu'il tire de son Ame. C'est dans son intelligence qu'il faut chercher des traits de l'Image de Dieu\*. L'Auteur de l'Eclésiastique

\* Dieu est un Esprit, Jean IV. 24.

fiastique nous indique que c'est là où nous la trouverons. Il nous décrit en quoi consiste cette Image, & il la place dans la supériorité que nôtre Ame nous donne sur les Animaux. *Dieu, dit-il, a donné à l'Homme le discernement, un esprit pour penser, une langue pour exprimer ses pensees. Il l'a rempli de la lumière & de l'intelligence. Il a créé en lui la science de l'esprit. Il a rempli son cœur de sens\**. Cet Auteur explique ce que le Seigneur a donné à l'Homme au dessus des Bêtes, & c'est toujours dans ce point de vüe qu'il faut envisager l'Image de Dieu. Le Créateur lui a acordé l'intelligence, l'esprit, le conseil, le discernement, la science & le discours.

Si nous examinons la nature de nôtre Ame, nous trouverons qu'elle est toute spirituelle, & entièrement dégagée de la matière. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer ses opérations. Nôtre Ame, qui est la pépinière d'une infinité d'idées, ressemble à la Divinité par la faculté qu'elle a de penser. Qu'on examine ce que c'est que l'Esprit de l'Homme, cet Esprit qui pense, qui juge, qui raisonne, cet Esprit capable d'un si grand nombre de conoissances. Il se forme des idées des objets qui s'ofrent à lui. Il est un Spectateur intelli-

gent

\* Ecclesiast. XVIII. 2. 3. ;

gent de tout ce qui l'environne. Il en sonde les propriétés. Il en découvre la destination. Il en suit, il en prévoit les divers mouvemens. Cette connoissance ne se borne pas à un petit nombre d'objets. Il n'y a rien dans les Ouvrages de Dieu où elle n'atteigne. L'Homme se conoit lui même. En réfléchissant, en examinant ce qui se passe chez lui, il peut s'instruire de sa nature, découvrir ce dont il est capable, & comprendre à quoi il a été destiné par son Créateur. Il conoit aussi ses semblables: Il sait quelles sont leurs forces, leurs bones & leurs mauvaises qualités. Souvent même il découvre leurs intentions & leurs desseins.

Non seulement l'Homme conoit le présent, il conserve encore, dans sa Mémoire, une infinité de choses passées. Il rapelle des Evénemens anciens, & fait les rendre présents à son esprit. Il fait se représenter ce qu'il a fait, & ce qu'il a vû depuis un grand nombre d'Années. Il fouille aussi dans l'avenir. Il prévoit quelquefois assez heureusement ce qui doit arriver.

La connoissance de l'Homme ne se borne pas aux choses sensibles. Elle embrasse les sujets les plus déliés. Elle saisit les notions les plus subtiles. L'Homme est en état de faire de grands progrès dans les Sciences.

Mais

Mais il a sur tout des idées de l'Ordre, de l'Equité, du Vice & de la Vertu, à l'aide desquelles il peut régler sa conduite, & travailler avec succès à sa perfection & à son bonheur. Il semble que Moïse doit avoir eu en vüe cette noble faculté, quand il nous dit, que l'Home a été formé à l'Image de Dieu.

Voilà donc dans l'Home quelques traits de la Souveraine Intelligence; mais avec cette difference que cette faculté a chez nous des bornes assez étroites, au lieu que Dieu la possède dans toute la perfection possible. Nous savons beaucoup de choses, mais nous les savons imparfaitement. Ce que nous conoïssons n'est presque rien, en comparaison de ce que nous ignorons; & cette conoïssance toute petite qu'elle est, nous coute bien des travaux & bien des sueurs. Nos lumières sont bornées, & très souvent incertaines. Dieu fait toutes choses, d'une manière très parfaite. On peut voir par ce parallèle si quelques Critiques ont été fondez à expliquer ces paroles, *Faisons l'Home à nôtre image & ressemblance*, par celles-ci, *Faisons l'Home d'une manière qu'on y voie une Image de la Divinité tout a fait ressemblante.*

La Liberté de nôtre Ame est encore une perfection qui nous fait ressembler en quel-

quelque manière à l'Être suprême. L'Homme peut tout choisir, & tout laisser. Cette faculté le rend le Maître de ses Actions; par son moïen il peut penser, tantôt à une chose, tantôt à une autre, suspendre son jugement, son aprobation dans les matières obscures, tâcher de les éclaircir, en en renvoïant l'examen à une autre fois, sentir quand il veut la force des raisons qui doivent le déterminer à agir. Une faculté si excellente semble faire de l'Homme une petite Divinité. Y a t-il une idée qui convienne mieux à Dieu, & qui lui soit plus propre, que celle de sa Souveraine Liberté? L'Homme porte donc encore l'empreinte de cet Auguste Modèle.

L'Ame de l'Homme est encore susceptible de grands sentimens de droiture, de générosité, de courage, de charité, d'amour, de compassion, en un mot des plus utiles & des plus héroïques vertus. C'est donc un Être orné de grandes perfections, & qui peut les augmenter tous les jours. C'est un Être qui se ressent de la noblesse de son origine, & qui participe à quelque égard à la Nature Divine. Il est vrai que d'un autre côté l'Homme est sujet à bien des faiblesses. Ses vertus sont mêlées de bien des défauts, & il est le siège des plus étonnantes contrariétés. Mais c'est que l'Homme  
abuse

abuse de ses talens. Il n'en est pas moins vrai que l'Ame, par sa nature, est destinée à la Vérité & à la Vertu.

Mais un des traits qui relèvent le plus l'Ame de l'Home, c'est son Immortalité. Ce n'est pas ici le lieu de la prouver fort au long. Elle naît déjà de sa spiritualité que je viens d'établir, & qui la doit rendre indépendante du sort du Corps. L'Immortalité de l'Ame se prouve encore par l'excellence de ses facultés, qui ne nous permettent pas de croire que Dieu l'ait créée pour si peu de tems ; par les desirs d'Immortalité universels, insurmontables, qui doivent avoir un objet réel & solide, & enfin par les perfections de notre Créateur, par la considération de sa Sagesse, de sa Justice & de sa Bonté, & sur tout par les Déclarations expresses de sa Parole. Toutes ces preuves démontrent cette Immortalité, autant qu'un Dogme de cette nature est susceptible de démonstration.

Voïons présentement le relief que cette prérogative done à cette excellente partie de nous mêmes. Quand cet avantage se réduiroit à n'avoir jamais de fin, il seroit déjà bien considérable. C'est quelque chose de bien intéressant que de sortir de dessous les ruines de son propre Corps. L'Ame  
sem-

semble avoir été placée dans cet Univers, pour insulter à tout ce qui nous paroît aujourd'hui de plus durable, & pour être la Spectatrice de la décadence de tous ces Objets. Dieu en la creant semble s'être voulu donner un Témoin vivant & perpétuel de ses Merveilles. Si l'on y fait bien attention, on trouvera que cette Immortalité est ce que le Créateur a communiqué de plus grand à la Créature, que c'est un des traits les plus brillans de son Image.

Mais ce qu'il y a de bien important à remarquer ici, c'est que si l'Âme de l'Homme doit toujours subsister, c'est pour devenir toujours plus parfaite. Tous les autres Animaux paroissent avoir des qualités bornées au court espace de cette vie. Quand ils meurent, ils ont rempli leur destination. Ils cessent d'être, parce qu'ils ont fait tout ce pourquoi ils avoient été formés. Souvenons nous toujours que quand l'Écriture dit que l'Homme a été créé à l'Image de Dieu, c'est pour nous faire sentir la grande supériorité sur les Animaux. Elle est ici des plus marquées. Quand nous quittons la Terre, nous sentons que nous sommes en chemin d'aller plus loin. Cette disposition naturelle nous est un garant qu'en effet Dieu nous procurera dans une autre

Vie,

Vie, les moïens d'achever l'ouvrage que nous n'avons fait qu'ébaucher dans celle ci. Nous avons tout lieu de nous persuader que nos forces, nos conoissances, nos vertus, nôtre gloire s'augmenteront toujourns d'avantage, & par conséquent que les traits de l'Image de Dieu iront toujourns en se perfectionnant, & que nous ressemblerons de plus en plus à cet excellent Original.

Il y a des Théologiens qui prétendent que quand Moïse a dit, que Dieu avoit formé l'Home à son Image, il n'a eu en vüe que l'Empire qu'il lui a doné sur les autres Animaux, & que cela est expliqué dans la suite. Ils ne veulent pas qu'on fasse consister cette Image, ni dans la spiritualité de l'Ame, ni dans son Immortalité. Cette Image, disent-ils, ne consiste, ni dans le Corps de l'Home, ni dans son Ame prise séparément. L'Ecriture dit que c'est l'Home, c'est-à-dire un Composé de Corps & d'Ame, à qui Dieu a acordé cet honneur. Mais on peut fort bien dire de quelques unes des perfections que nous venons de toucher, qu'elles conviennent à l'Home. Ne disons nous pas tous les jours, par exemple, que l'Home est raisonnable, que la Raison est le plus éminent privilège de la Nature humaine, que quand l'Home lui

lui défobéit, il renonce au titre glorieux de Créature formée à l'Image de son Créateur ?

Si l'Image de Dieu consistoit, ou dans la spiritualité de l'Ame, ou dans son immortalité, disent ils encore, les Anges seroient créés à l'Image de Dieu, aussi bien que l'Homme, & même à plus juste titre, puis qu'ils ont de plus riches connoissances que nous. Cependant l'Ecriture ne dit dans aucun endroit qu'ils aient été formés à l'Image de Dieu. Cette qualité glorieuse est réservée à l'Homme.

Mais rien de plus mince que cette difficulté. Il n'y auroit pas le moindre inconvénient à partager cet honneur avec ces Intelligences célestes. Nous ne devons pas être jaloux de cette distinction. Si les Ecrivains sacrés ne leur ont donné nulle part ce titre honorable, ce n'est pas qu'ils n'en soient aussi dignes que l'Homme, mais c'est que la Révélation nous dit très peu de chose de ces Messagers du Seigneur. Nous sommes très peu instruits de ce qui les regarde. On ne peut donc rien conclure de ce silence.

Les Théologiens font encore entrer dans cette Image, la Sainteté. Dieu avoit créé l'Homme innocent & juste, & en cela il ressembloit à son Créateur. Ils citent pour  
cela

cela quelques Passages du Nouveau Testament. Le plus formel est celui de l'Épître aux Ephésiens : *Soïez revêtus de l'Homme nouveau*, dit St. Paul, *créé selon Dieu en justice & en vraie sainteté*\*. Mais ceux qui font dans un autre Système éludent cette autorité. Il s'agit, disent ils, de découvrir qu'elle a été la pensée de Moïse, quand il a dit que *Dieu avoit créé l'Homme à son Image*. Pour prouver qu'il y a fait entrer les qualités morales, on nous allègue un Passage de St. Paul, où il s'agit proprement de la Nouvelle Création, de la Régénération opérée par la Prédication des Apôtres. L'Image de Dieu, dans le Nouveau Testament, peut-être envisagée par un côté un peu différent. Quand St. Paul dit que le nouvel Homme est créé *selon Dieu*, cela pourroit signifier simplement, selon les vûes de Dieu, conformément à ses intentions. Après tout Moïse parle de la première Création, & St. Paul de la seconde. Cet Apôtre a un langage extrêmement figuré, & tout Evangélique. Ce qu'il dit doit-être regardé tout au plus, come un allusion aux paroles de Moïse, & non come en étant l'Explication ou le Comentaire.

Ceux qui croient qu'il ne faut pas faire entrer la Sainteté, dans les rapports que Moïse

K k

a

\* Ephes. IV. 24. voirés aussi Coloss. III. 10.

a voulu nous indiquer entre Dieu & l'Homme, ajoutent encore que cet Ecrivain sacré a voulu nous marquer des traits de ressemblance qui soient attachés à nôtre Nature, & qui ne soient pas sujets à se perdre. Or en faisant consister cette Image dans la Sainteté & dans la Rectitude Morale, elle aura été éfacée par le péché. C'est ce dont on ne peut pas disconvenir. Cette Image a été entièrement défigurée par la chute de l'Homme. Alors la Copie a dû se trouver totalement différente de son Original. Écoutons là dessus un habile Théologien.

„ Excepté quelques grands traits de  
 „ l'Image de Dieu, dit-il, que la Misère  
 „ & les Vices de l'Homme n'avoient pas  
 „ abolis, tous les autres étoient disparus.  
 „ Elle étoit come ces anciens Tableaux  
 „ où l'on ne distingue que la taille &  
 „ le contour de la Figure, mais où tous  
 „ les traits du Visage sont éfacés ou con-  
 „ fus, sans qu'on puisse discerner quel est  
 „ celui que la Figure réprésente. Elle étoit  
 „ come ces restes d'Architecture, qui sub-  
 „ sistent au milieu des ruines, & qui mar-  
 „ quent encore la Savante Main qui avoit  
 „ taillé la Colonne, & conduit tout l'Édi-  
 „ fice, mais qui ne servent qu'à faire dé-  
 „ plorer les débris d'un si grand Ouvrage ;  
 „ ou plutôt ce qui restoit dans l'Homme de

son ancienne ressemblance avec Dieu  
 „ doit être comparé à un Tableau, dont  
 „ plusieurs traits originaux étoient éfacés,  
 „ & où une main nouvelle & ignorante  
 „ en avoit formé d'irréguliers & de di-  
 „ formes.

Outre cet inconvénient de placer l'Image de Dieu dans une chose sujette à être défigurée, à s'altérer, & même à se perdre, il y en a encore un autre; c'est qu'il est visible que Moïse parlant de l'Image de Dieu dans l'Homme, a voulu le relever au dessus des Animaux. Or en failoit consister cette Image dans la Sainteté, l'opposition ne s'y trouve pas. Les Animaux n'étant capables ni de Vertus ni de Vices, on ne peut pas établir à cet égard une comparaison avec l'Homme.

Voilà les principales raisons de ceux qui ne veulent pas qu'on fasse entrer la Sainteté dans l'Image de Dieu. Cette excellence morale ne peut point fonder une comparaison avec les Animaux, & qui pis est, elle est sujette à se perdre, & nôtre premier Père la perdit en effet. Cependant après la chute, l'Écriture ne laisse pas de regarder toujours l'Homme créé à l'Image de Dieu. Après le Déluge le Législateur déclare que l'Homicide sera puni de mort, & il en donne cette raison, c'est que l'Homme

*est fait à l'Image Dieu\**. St. Jaques dit de même fort long-tems après, que *par la Langue nous maudissons les Homes formés à l'Image de Dieu\*\**.

Quelques Critiques croient qu'on a trop subtilisé sur cette matière. Moïse s'étoit servi d'une façon de parler figurée, & dans le goût des Orientaux : Il nous avoit représenté le Créateur, come méditant de faire un Ouvrage qui surpassât tout ce qu'il avoit produit jusqu'alors, & en qui l'on pût apercevoir quelques raisons de la Divinité. On a voulu épilucher cette figure avec la dernière précision, come un Dogme de la Religion, qui nous auroit été enseigné d'une manière directe, & dans son sens propre & littéral. Ils croient que les paroles de Moïse, demandoient simplement que les Interprètes les expliquassent dans une petite Note, pour en doner le sens naturel; mais que les Théologiens n'auroient pas dû traiter, dans leurs Cours, le Chapitre de *l'Image de Dieu* d'une manière si étendue, & en faire sur tout le sujet d'une Dispute fort échauffée.

Mr. *Le Clerc*, dans son Comentaire sur le Pentateuque, fait une Remarque où l'on reconoit un habile Critique. Il dit que pour réussir sur ce sujet, tout dépend de bien prendre la pensée de Moïse. Il faut tâcher

de

\* Gen. IX. 16.

\*\* Jaques III. 9.

de deviner ce qu'il a eu dans l'esprit- quand il a dit que *l'Home a été créé à l'Image de Dieu* Chaque Interprète, chaque Comentateur, suivant le plus ou le moins de fertilité de son imagination, peut trouver plusieurs raports de conformité entre Dieu & l'Home. Mais pour bien expliquer l'Ecriture, il faut s'en tenir aux côtés de ressemblance que l'Ecrivain sacré a voulu indiquer. Il n'y a aucune aparence qu'il ait voulu faire ce parallèle dans tout son entier. Il est vraisemblab'le qu'il s'est contenté de l'envisager par quelques uns de ses côtés les plus frapans. Ce n'est donc pas assez d'avoir parcouru toutes les facultés, toutes les qualités de l'Home qui ont quelque ressemblance avec les perfections de la Divinité, ou plutôt c'est aller beaucoup trop loin. Si l'on veut considerer la chose par toutes ses faces, il faut au moins se resserrer dans la suite, & s'en tenir à un petit nombre de prérogatives que Dieu a acordées à l'Home par dessus les Animaux, & que Moïse nous a laissé entrevoir.

Quelques Savans veulent qu'il ait développé assez clairement sa pensée. *Faisons l'Home à nôtre Image, dit Dieu, & qu'il ait l'Empire sur les Animaux*, ajoute-t-il. *St. Chrysostome & Theodoret*, ont crû que

ces dernières paroles expliquent les précédentes. Ils disent que cette ressemblance de l'Homme avec Dieu doit s'entendre de l'autorité que le Créateur devoit donner à l'Homme sur les Animaux & sur la Terre en général. Dieu l'y a placé come un autre lui même, come une espèce de petite Divinité visible, qui devoit gouverner les autres Créatures, & y exercer une partie de l'Empire, de Dieu même. Il est certain qu'Adam a eu cette autorité, & que Dieu la lui conféra en le créant. Aussi l'Ecriture remarque, qu'après que le premier Homme eut été formé, Dieu fit venir devant lui tous les Animaux, afin qu'il leur imposât des noms; ce qui étoit un des premiers actes de cet Empire\*. On peut donc regarder l'Homme come le Lieutenant de Dieu en puissance & en autorité. A cet égard il peut en quelque sorte représenter le Maître de cet Univers.

Ceux qui font consister l'Image de Dieu dans cet Empire apuient leur sentiment par un Passage de St. Paul, où l'Homme est apellé en particulier *l'Image & la Gloire de Dieu*, à cause de l'autorité qu'il a sur la Femme\*\*. Ils raportent encore à cet Empire les deux autres endroits de l'Ecriture, où il est parlé de l'Image de Dieu, & que

J'ai

\* Genèse II. 19.

\*\* I. Cor. XI. 7.

J'ai déjà cités. L'Homicide est sévèrement défendu après le Déluge, *parce que Dieu a fait l'Homme à son Image \**. C'est cōme si le Législateur avoit dit, *Je vous permets de tuer les Animaux, en conséquence de l'autorité & de l'empire que je vous ai acordé sur eux, & qui vous donne le droit de disposer de leur vie; mais gardés vous bien de répandre jamais le Sang de l'Homme, qui est en quelque manière mon Lieutenant sur la Terre.* Ce raisonnement se fait sentir aisément. Quand on respecte un Prince, on doit, par la même raison, respecter aussi son Représentant. Le Passage de St. Jaques roule aussi sur le même principe. Cet Apôtre pour réprimer l'intempérance de la Langue, montre que rien n'est plus discordant que nôtre manière d'agir. *Par elle nous bénissons Dieu nôtre Père, dit il, & par elle nous maudissons les Homes formés à l'Image de Dieu \*\*.* On nous entend tenir des discours qui marquent nôtre vénération pour la Divinité, & bien-tôt après il nous échapera des paroles injurieuses & outrageantes contre le Prochain. C'est là une contradiction monstrueuse. Si nos sentimens de respect pour Dieu étoient bien sincères, nous devrions aussi respecter son Image.

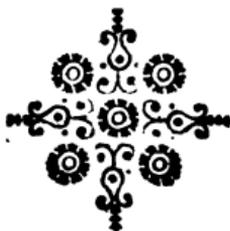
Mais le plus grand nombre des Théolo-  
K k 4
giens

\* Gen. IX. 6,

\*\* Jaq. III. 9.

giens trouve de l'inconvénient à faire consister l'Image de Dieu uniquement dans cet Empire sur les autres Créatures. Ils disent, que ce n'est là qu'une partie de cette Image, & peut-être même que ce n'en est qu'une suite ou qu'un éfet plutôt que l'Image même. J'avoüe qu'il est très difficile de décider, si Moïse a voulu distinguer entre l'Image de Dieu, & l'Empire sur les Animaux, ou s'il a confondu les deux choses. Il faut donc s'arrêter, & ne pas prononcer, quand on n'a pas des lumières suffisantes.

Il me semble qu'en voilà assez sur cette matière, qui n'a été que trop controversée, quoi qu'elle ne paroisse pas fort importante. Il faudroit voir présentement en quoi consiste cet Empire sur les Animaux. Mais la première Question nous aiant déjà occupé assez long tems, il faut renvoïer celle-ci à une autre fois.





## DIALOGUE II<sup>eme</sup> \*

*Entre un Médecin & un Avocat sur la destination des Enfans.*

*Le Médecin.*

**J**E vous rencontre fort à propos, *Mon très cher Ami*, pour vous apprendre, que j'ai déjà fait usage des Avis sensés que vous me donâtes, dans nôtre dernière Conversation. Je m'étois borné à l'examen des talens de mes Fils, sans consulter leur inclination, pour savoir quel étoit le parti qu'ils devoient prendre dans la suite de leur Vie. J'ai remédié à ce défaut, au moins à l'égard de mon Aîné, le plus en état de conoitre son penchant & de quel côté il lui convient de se tourner. Je serai charmé de savoir ce que vous pensés de son choix.

*L'Avocat.*

Vainement vous aurois-je découvert ma pensée, si vous n'aviés pas été rempli de l'a-

\* Voyez Journal d'Octobre page 350.

L'amour de la Vérité, & du deſſein de la ſuivre. La plûpart des bons Avis que l'on donne aux Homes leur ſont inutiles, parce qu'ils ſont plus entêtés & vains que raiſonnables. Ils croiroient ſe deſhonoré, en reconnoiſſant qu'ils ſe ſont trompés, ou qu'on a pû leur donner des ouvertures auxquelles ils n'ont pas penſé. Vôtre modéſtie & vôtre amour pour la Vérité vous aſſanchiſſent de ce défaut. On eſt sûr d'être goûté & crû, pourvû que l'on vous parle vrai. Mais j'atens que vous m'appreniés coment s'eſt décidé vôtre Fils aîné.

*Le M.* Après lui avoir représenté, que tout Home raiſonnable doit prendre un parti dans la Vie, pour répondre aux vuës de Dieu, qui nous a donné à tous des talens pour les faire valoir, & à la qualité de Membre de la Société, à laquelle, bien loin d'être à charge, il faut tâcher de ſe rendre utile, je lui ai demandé, qu'il me déclarât, tout naturellement, ce à quoi il ſe ſentoit le plus porté d'inclination. Presque ſans balancer, & avec une certaine éfuſion de Cœur, il m'a avoué que ſon penchant le plus fort l'entraînoit du côté des Armes, & qu'il me prioit inſtamment d'y vouloir conſentir. J'y ai donné les mains, après lui avoir représenté tous les dangers auxquels l'Home de Guerre s'expoſoit, & tous les devoirs auxquels il

étoit apellé..... Mais quoi ! Je vous vois changer de Visage , & vous ne me répondez rien ! Ce choix vous déplairoit il ? Cependant les Armes ont toujourns distingué avantageusement ceux qui les ont portées en Gens d'honneur.

*L'A.* Le desir de Mr. vôtre Fils ne m'a point surpris. Tous les discours qu'il a entendu faire de ceux qui s'avançoient dans les Troupes , l'Equipage brillant de quelques jeunes Officiers , leur petit air insultant pour tous ceux qui ne portent pas l'Epée , leur Vie oisive & dissipée , la facilité qu'ils ont de s'introduire par tout , & d'y être bien reçus , tout cela lui en aura facilement imposé. Mais ce qui me surprend & me mortifie , permettez que je vous le dise , puis que vous voulés que je ne vous déguise rien , c'est que vous aïés aprouvé ce choix , avec tant de facilité.

*Le M.* Pourquoi donc n'aurois - je pas dû l'aprouver ? Ce parti n'est - il pas très beau , très raisonnable , & aujourd'hui surtout n'est - il pas à la mode ?

*L'A.* Tout come vous j'ai une grande idée de ceux qui prennent le parti des Ames , mais c'est lors qu'il s'agit de défendre la Patrie , ou de secourir un Allié , dans une Guerre juste de sa part. Ces Armes généreuses , qui se mettent à la brèche pour la

la défense de l'Etat, si d'ailleurs ces Guerriers portent les Armes en Chrétiens, je les respecte, je les célèbre, & s'ils viennent à perdre la Vie, ils méritent des Larmes, des Eloges & des Mausolées. *Pulchram petunt per vulnera mortem.* Mais je pense bien différemment des Soldats mercenaires.

*Le M.* Je ne vois pas pourquoi vous mettez de la différence entre les Militaires, par rapport à leur Profession. Ils font tous le même Métier. Ce qui est honorable pour les uns, le doit aussi être pour les autres.

*L'A.* Ce n'est point la Guerre, considérée en elle-même, que je trouve belle. Je la regarde au contraire comme un objet affreux, comme la source de tous les maux & l'opprobre de l'Humanité. Mais ce qui me fait estimer ceux qui prennent les Armes pour la Patrie, ce sont les circonstances où ils se trouvent, & les motifs qui les font agir. Ce n'est point le plaisir & l'avidité de verser le Sang de leurs Frères, qui leur mettent les Armes à la main, mais la dure nécessité à laquelle ils ne peuvent se refuser sans crime, & le motif qui les anime est le plus louable; c'est l'Amour de la Patrie, le plus légitime après l'Amour Divin. Peut-on dire la même chose des Mercenaires? Aucune nécessité raisonnable

ne

ne les conduit dans les Troupes, & vous savés que l'Amour de la Patrie n'y entre pour rien, mais qu'ils agissent en véritables Mercenaires, qui ne se proposent que la récompense & le profit.

*Le M.* Malgré tout cela, vous ne sauriés disconvenir, que la Profession des Armes ne soit une Profession noble en elle même, utile à ceux qui l'embrassent, & salutaire à l'Etat.

*L'A.* Tout cela est magnifique. C'est ainsi que les Militaires & leurs Admirateurs s'expriment; mais l'exacte vérité acompagne-t'elle cet Eloge? Me permettrez vous de faire l'Anatomie de cet Eloge pompeux, & de vous dire ce que je pense sur chacun des articles qui le composent?

*Le M.* Non seulement j'y consens, mais même je vous en prie très instamment. Je ne suis point de ces gens qui craignent la lumière. Je l'aime, & si j'erre, ce n'est point par opiniatreté, mais uniquement par ignorance.

*L'A.* Il n'est point étrange que l'Homme tombe dans l'erreur; mais il est beau & presque divin de reconoitre que l'on s'est trompé & d'en faire l'aveu. *Humanum est errare, at errorem fateri pœnè divinum est.* Vous croiés donc, *Monsieur*, que la Profession des Armes est noble. Mais dites moi,

moi, s'il vous plaît, ce que vous entendés par une Profession noble, & souvenés vous, en même tems, qu'il s'agit ici du Métier des Soldats mercenaires.

*Le M.* Tout état où les Persones de Naissance, distinguées par la Noblesse de leurs Ancêtres, se font gloire d'entrer, qu'elles préfèrent à tout autre, c'est ce que j'appelle une Profession noble. C'est pour des Roturiers s'ennoblir, en quelque sorte, que de marcher sur leurs traces.

*L'A.* Vous présumés donc, que tout ce que font les Nobles, que tous les Partis qu'ils embrassent sont par cela même des Partis nobles, glorieux & dignes de louange ? Il faut donc que vous regardiés, une Vie oisive, voluptueuse, dissipée come un état de vie fort noble. Vous savez que c'est là, depuis long-tems, la manière de vivre de la plûpart des Nobles, & que, bien loin d'en rougir, ils s'en glorifient. Il faut que vous regardiés le manque de culture d'Esprit, une ignorance crasse, même des Vérités les plus essentielles, telles que sont les Vérités sacrées de la Religion, come un état fort honorable & très digne de l'Homme. La meilleure partie de la Jeune Noblesse ne s'imagine t'elle pas qu'elle possède toute la Science des Gentils homes, lors qu'elle fait faire des Armes, danser, monter

à cheval, chasser, jouer, boire, & conduire une intr gue ?

*Le M.* Il faut en tomber d'accord, avec vous; la plus grande partie de la Jeune Noblesse n'est rien moins qu'élevée conformément au Rang qu'elle tient dans la Société. Elle ne prend plus pour Dévise, *Sola virtus nobilitat*; mais *quiconque est riche est tout*. Je l'avouë ma définition, d'une Conduite, d'une Vocation noble est un peu trop étenduë. Dites moi, à vôtre tour, ce que vous entendez par une Action noble, digne d'aprobation & de louange.

*L'A.* J'entens par là une Action bone de sa nature, difficile dans son exécution, entreprise & faite par des sentimens louables, distingués & rares. C'est ainsi qu'un Médecin, qui dans le tems que la Contagion comence à ravager sa Patrie, quoi qu'appellé par un Prince, qui lui offre de bons Apointemens, préfère de servir ses Concitoïens, par amour pour sa Patrie, come cela est dit d'*Hipocrate*; c'est ainsi qu'un Avocat, qui prend la Cause d'un Innocent, destitué de bien, que le Crédit & l'Autorité veulent oprimer, & qui le défend par le grand motif de la compassion, & de l'humanité; c'est ainsi qu'un Officier qui s'expose à mille morts, pour repousser l'Ennemi de l'Etat, qui est sur le point de  
l'en-

l'envahir, me paroissent tout autant d'Ames nobles, remplies de grands sentimens; & c'est par cette voïe qu'originellement on arrivoit à la Noblesse. Mais de bonne foi, trouvés vous tous ces caractères d'une Action noble, dans ceux qui se louent pour aller tuër des Gens qui leur sont inconnus, qui n'ont jamais fait aucun mal à l'Etat, ni aux Particuliers qui le composent?

*Le M.* Je suis forcé d'en convenir, l'Action des Soldats mercenaires, considérée en elle même & dans les motifs qui la produisent, ne ressemble point à ces Actions auxquelles vous donés, avec justice, la qualite d'Actions nobles & héroïques.

*L'A.* Je ne suis pas le seul qui pense de la sorte. Vous savez de quelle manière contemptible, & avec des termes trop peu mesurés, un Poëte fameux s'est exprimé au sujet des Soldats mercenaires.

*Barbares dont la Guerre est l'unique Métier,  
Et qui vendent leur Sang à qui veut le païer.*

J'ai même lû ou entendu dire, que lors que les Espagnols aprennent la perte des Soldats de leur Nation, ils y sont très sensibles, mais qu'ils sont indifférens sur le Massacre que l'on a fait des Toupes étrangères, parce, disent-ils, qu'elles sont païées pour cela.

*Le*

*Le M.* Je vous abandonne la qualité de Noble que je donois au parti que prennent de simples Particuliers, qui vont au Service étranger porter les Armes, sans que la Patrie les y envoie; mais au moins vous ne disconviendrés pas que ce ne soit une Profession lucrative.

*L'A.* Je reconois, sans peine, que quelques Particuliers ont fait fortune par les Armes, & c'est le bonheur qu'ils ont eu qui sert d'attraits à tant de Jeunes Gens qui prennent le parti de la Guerre. Il n'y en a aucun qui ne se flate de s'avancer, d'obtenir, pour le moins, un jour, une Compagnie, peut-être même un Régiment. Mais combien est grand le nombre de ceux qui s'abusent, qui croupissent dans les grades inférieurs, où ils n'ont pas de quoi s'entretenir, & où ils mangent leur Patrimoine, & souvent au delà pour se soutenir? Il en est ici, à peu près, come dans les Loteries, où le petit nombre gagne de bons Lots, & où la multitude perd son Argent. Je ne sai si je m'abuse, mais il me paroît que ces Services étrangers, qui ne sont pas une suite des Alliances, sont nuisible à l'Etat & aux Particuliers.

*Le M.* Vous avancés là un grand Paradoxe, & je ne sai coment il vous sera possible d'en établir la vérité. Le Public sem-

ble penser d'une manière toute opposée.

*L'A.* Je connois pourtant bien des personnes qui sont dans le sentiment qui paroît vous révolter. Pour prouver que les Services étrangers sont nuisibles à l'Etat, elles disent, que par là on perd un grand nombre de Jeunes Gens, qui auroient servi utilement la Patrie, dans la culture des Terres, dans les Arts, dans le Négoce, ou dans les Sciences; que ceux qui servent dans des Partis opposés, conservent cet Esprit d'opposition, lors qu'ils sont de retour dans leur Patrie, & que s'ils arrivent aux Emplois, ils sont plus faciles à être gagnés en faveur du Parti qu'ils ont servi. On ajoute que ceux qui ont porté les Armes pendant quelques Années, sont ordinairement fiers, à leur retour, pointilleux, prompts à se battre, peu propres au travail, mais enclins à la débauche. Finalement on remarque que les Officiers apportent, dans leur Patrie les modes, & les façons de faire étrangères, qui introduisent le luxe & la mollesse. Si cela est vrai, come il y a quelque vraisemblance, avoués que l'Etat ne tire rien moins que du profit des Services étrangers.

*Le M.* Si ce que vous me dites là étoit bien constaté, j'entrerois dans vos idées. Mais peut-être que l'on exagère. Quoi qu'il

qu'il en soit de l'Etat, dont le Gouvernement ne nous est point confié, comment prouveriez vous, qu'à parler généralement, le Service est plus nuisible qu'avantageux aux Particuliers qui s'y voient.

*L'A.* Il me sera plus facile d'établir cette Proposition que la précédente. Come vous êtes Chrétien, que vous aimés la Religion, que vous conoissés la nécessité de vivre conformément à ses Préceptes, dites moi, si les Troupes sont une bone Ecole pour la Vertu? Si un jeune Home aime le Jeu, la Débauche de toute espèce, il s'y corrompra tous les jours d'avantage. Vous verrés quantité de jeunes Officiers qui ont aquis des manières plus aisées, qui se présentent de meilleure grace dans les Compagnies; mais en voies vous beaucoup qui se soient corrigez? N'en conoissez vous point, qui étant sages, retenus, religieux sont devenus libertins & sans mœurs? Cela est facile à comprendre. On ne demande du Soldat que du courage & de l'exactitude; dans tout ce qui regarde le Service. On ne s'embarasse pas s'il est un Jureur, un Profane, un Indévoit, un Joueur, un Impur, pourvû qu'il ne se mette point hors d'état de remplir ce à quoi le Service l'appelle. Tout le reste passe pour des foiblessees legères, & presque come des Vertus dans un Soldat.

*Le M.* Cela n'arrive que trop souvent, & c'est ce que j'ai bien représenté à mon Fils.

*L'A.* Mais convient-il de s'exposer, de gaieté de cœur, à des tentations nombreuses, où l'on court le plus grand de tous les risques, la perte de son Ame & de son Salut ? Il n'y a pas le même péril à courir lors qu'on se tourne du côté du Négoce, des Arts & des Sciences, & cependant ceux qui s'y appliquent, avec ardeur, & qui ont des talens, y font plus sûrement fortune que dans les Armes.

*Le M.* J'ai encore un scrupule sur votre manière de raisonner. Il me paroît que votre raisonnement prouve trop, & qu'il suivroit de là qu'on doit éviter de prendre le Parti des Armes même, lors que le Souverain l'ordonne. Vous avés cependant reconnu qu'alors on pouvoit le faire consciencieusement.

*L'A.* Je ne suis point surpris de la difficulté que vous m'oposés. Elle est très naturelle, & je m'y atendois. Pour la résoudre, je vous prie d'observer, qu'il y a une grande différence entre s'exposer à la tentation, lors qu'aucune Autorité légitime ne nous y appelle, & lors que nous l'affrontons pour obéir à un Ordre supérieur. Dans le premier cas, on agit témérairement, & l'on

ne doit pas compter sur l'assistance de Dieu. *Celui*, dit l'Auteur de l'Eclésiastique, *celui qui aime le péril y tombera*\*. St. PIERRE en fit la fatale expérience. Mais lors que le devoir appelle à s'exposer à la tentation, & que l'on prend toutes les précautions que la Religion sugère, on doit espérer que Dieu nous soutiendra au milieu du péril. Ne sentés vous point que la différence est réelle, entre celui qui s'expose au danger sans nécessité, & celui qui ne l'afronte que pour remplir un devoir légitime & indispensable ? Le premier est blamable, le second est digne d'approbation, s'il a soin de se prémunir contre les dangers spirituels, avec autant & plus d'attention que lors qu'il est question des périls qui menacent sa Vie ou sa Fortune.

*Le M.* Je sens cette différence, & jusques ici vous m'avez paru raisonner solidement. Mais je suis encore dans l'opinion qu'il est très utile pour l'Etat, que divers Particuliers apprennent le Métier de la Guerre, pour défendre leur Patrie dans l'occasion.

*L'A.* Laissons ce soin à ceux qui nous gouvernent, avec autant de sagesse que d'humanité. Pendant qu'ils n'exigent pas de nous que nous allions nous instruire du Métier des Armes, présumons qu'ils n'ont

pas besoin de nous. Ne portons pas témérairement nôtre prudence prétenduë, plus loin que ceux qui conoissent bien mieux que nous, les besoins réels de l'Etat. Lors qu'ils nous donneront leurs Ordres, ce sera à nous à obéir. Mais pendant qu'ils nous laissent les Maîtres de choisir, je crois que toutes les raisons se réunissent pour nous dissuader du parti des Armes. Je ne vous ai pas même dit encore tout ce que je pense à cet égard. Mais en voilà assez pour aujourd'hui.

*Le M.* Je ne vous tiens point quite de ce que vous avés encore à me dire sur un Sujet si intéressant. Demain, à la même heure, je viendrai vous écouter. Bon soir.





# ENTRETIEN

*Sur les Aparitions, sur la Magie, & sur les Miracles.*

Felix qui potuit Rerum cognoscere Causas,  
Atque metus omnes, & inexorabile fatum,  
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

**E**N vérité, Monsieur, j'avois oublié la promesse que je vous avois faite, & je croiois que vous m'en teniez quite, après un silence de trois Ans; mais puis que vous avés si bone mémoire & que vous me sollicités à vous tenir parole, je vai vous doner la suite de nos Entretien sur la Magie, sur les Sorciers, & sur les Miracles\*.

**Q**Uand nous sûmes que nos Dames étoient levées & visibles, nous passames dans leur Chambre, & nous demandames à Mademoiselle d'Orval, si elle n'avoit pas eu peur des Esprits, pendant la Nuit? Elle nous dit: Ne vous en moqués, pas; je ne suis pas encore bien rassûrée depuis hier au Soir.

L 1 4

En

\* Voiez le 1er Entretien sur cette Matière, Journal Helvétique Novembre 1742. page 47.

En éfet, dit *Melle. de Lussi*, qui avoit couché avec elle, *Melle d'Orval* s'est réveillée trois ou quatrefois en sursaut : Elle croïoit toujourns entendre quelque chose , & peu s'en est falû qu'elle ne m'ait comuniqué une partie de sa terreur.

C'est justement ce qui arrive, *repliqua Mr. Nubel* : Il fufit qu'une Personne marque quelque crainte , pour imprimer les mêmes mouvemens à ceux à qui il parle. L'on s'imagine voir ou entendre tout ce qu'une Imagination foible & séduite , peut fabriquer , & l'on tremble devant son Ombre.

Vous en parlés bien à vôtre aile , Monsieur le Philofophe, *reprit Melle. de Lussi*, vous qui vous piqués de force d'Esprit, & qui vous êtes armé, de bone heure, contre tous les préjugés du Vulgaire. Il n'est pas doné à tout le Monde d'avoir autant de fermeté que vous & d'afronter les Géans & les Enchanteurs , come le faisoient les anciens Chevaliers. Mais dites nous je vous prie ce qu'est devenu *Mr. de Lussi*? J'en fuis en peine ; il a voulu absolument coucher dans cette fatale Chambre, & je crains qu'il ne lui foit arrivé quelque accident.

Raffûrés vous, *Mademoiselle*, dit nôtre Philofophe, *Mr. de Lussi* est en bone fanté ;  
il

il a vaincu le *Lutin*, & il est dans ce moment même occupé à l'enfermer dans une Bouteille, sur laquelle il a appliqué le Sceau de Salomon: Ce qui rend la sortie de l'*Espirit* tout à fait impossible.

Allons le féliciter de son Triomphe, dirent nos Dames. Elles coururent dans sa Chambre. Le premier Objet qui se présenta à elles, fût un gros Rat, qui voltigeoit dans un Vase de Cristal. Melle d'*Orval* fit un grand cri; les autres se mirent à rire, & l'on convint que ce Rat pouvoit bien faire *paroli* au Chien de Madame *Des-Homlières*.

Mr. de *Luffi* leur dit, qu'après être entré dans la Chambre, il l'avoit visitée de tous côtés, & qu'ayant aperçu les Meubles rongés en plusieurs endroits, il n'avoit pas douté que ce ne fût l'ouvrage des Rats, qui s'étant multipliés, faisoient un bruit horrible: Il s'étoit fait apporter des Trébuchets, & en avoit pris quelques uns. Celui qu'on voit, lui paroissant, par sa grosseur, le Chef de la Troupe, il l'avoit gardé par curiosité. Je vous promets, ajouta-t'il, en se tournant du côté de Madame de *Disi*, que le *Lutin* ne rentrera plus dans cette Chambre, & que rien n'empêchera que vous n'y dormiez avec une parfaite tranquillité,

Come Mr. de *Lussi* finissoit de parler, on vint anoncer le Café. On se leva pour le prendre, & tout desuite on résolut de profiter du beau tems, pour aller à la Forêt. Nous en primes le chemin, avec cet air de gaieté & d'aisance qu'inspire la Campagne & les premiers Raïons du Soleil.

Quand nous y fumes, chacun prit sa place sur le Gazon, & l'on ne craignit point de fouler aux piez le Thim & le Serpolet.

Voici, dit Mr. de *Berceil*, un lieu bien propre aux Aventures, & pour peu que nous y demeurions, je ne doute point que nous n'y voyions quelques *Nymphes* poursuivies par des *Faunes* jeunes & galans : Quel plaisir n'y auroit-il pas d'être les Témoin secrets de leurs Vœux & de leurs Soupirs !

Nous ne sommes plus dans le Siècle des Fables, repliqua Madame de *Disi*, il faut laisser Pan, les *Faunes* & les *Silvains*, dans les *Métamorphoses* d'*Ovide*; aussi bien n'ont-ils jamais existé, que dans l'imagination de cet Auteur, plus ingénieux que philosophe.

Hé, que diriez vous, Madame, reprit Mr. de *Berceil*, si je vous prouvois que l'existence de ces Personages est tout au moins aussi réelle que celle des Sorciers & des Magiciens. Des Pères même de l'Eglise  
se

se sont vantés d'en avoir vû & d'avoir eu comerce avec eux. *St. Jérôme* assure que *Paul l'Hermite* avoit eu de grandes Conversations avec un Faune. *St. Athanase* dit quelque chose de semblable, dans l'Histoire qu'il a faite d'*Antoine*, autre Hermite. *St. Jérôme* proteste encore que *St. Antoine* rencontra un *Centaure* fait à peu près come ceux que les Poëtes dépeignent. Le même Auteur dit aussi, que ce Saint vit dans la même Forêt un Satire, tel que les Peintres les représentent.

Ho! Je ne suis point curieuse de voir de si vilaines Gens, *interrompit Melle d'Orval*, passe encore pour les Faunes & les Silvains; ces noms ne sonent pas mal à l'oreille, & les Poëtes nous les représentent come des Divinités champêtres, qui se piquent de délicatesse & de galanterie.

Nous avons quelque chose de plus, en faveur des Satires, *continua Mr. de Berceil*: *Pline* assure, qu'on en trouve plusieurs dans les Indes, & *Plutarque* dit qu'on présenta à *Silla* un Satire vivant. Ce Romain le considéra avec attention, mais il ne pût rien entendre au langage de cet Animal, qui avoit la voix excessivement rude, & qui n'articuloit rien. Je ne suis pas caution de tout cela, ajouta t'il, mais je gagerois bien qu'on pourroit le soutenir, avec autant de son-

fondement qu'on soutient les Mistères de la Négromancie. Ce qui a trompé cent fois n'a pas perdu pour cela le funeste droit de tromper encore. „ Donés moi seulement „ six perſones, dit *Mr. de Fontenelle*, à qui „ je puiſſe perſuader que ce n'eſt pas le „ Soleil qui fait le Jour, je ne défefpère pas „ que des Nations entières n'embralfent „ cette opinion. Telle choſe qu'on ne propoſoit d'abord que come un doute, vient peu à peu à être regardée come un fait certain. En paſſant de bouche en bouche, il ſe grave dans l'Efprit, & tout ce qu'on lui oſe ne ſauroit l'éfacer. Je me rapelle, à ce ſujet, *dit-il encore*, un certain Perſonage, qui nous récitait ſouvent des Songes qu'il avoit fait pendant la Nuit. Il en badinoit lui même le matin & les regardoit come une Fable, mais le ſoir ce n'étoit plus cela; la Fable étoit devenuë une Hiſtoire: A force de l'ajuſter & de la répéter à pluſieurs Perſones, il venoit à la conſiderer lui même come une Vérité autentique.

Je ne ſai, *reprit Melle d'Orval*, ſi l'on peut appliquer vôtre Réflexion au cas dont il s'agit. Pour prouver que la Magie n'eſt qu'une chimère, il faudroit démonſtrer que les Anciens & les Modernes ſe ſont trompés; que des Juges éclairés & équitables

ont

ont doné à gauche; & que tous les Faits qu'on raporte, ne sont que l'Ouvrage de l'Art ou de l'Imposture.

N'allons pas si vite, Mademoiselle, *repliqua Mr. de Lussi*. Ne croïons rien sans examen, & sur le raport d'autrui. Si nous aimons le *Vrai*, soïons assés sages pour le chercher nous mêmes, & craignons toujours qu'on ne nous présente le Mensonge sous le Masque de la Vérité. L'Autorité des Anciens & des Modernes ne doit avoir de poids qu'autant qu'on peut s'assûrer qu'ils ne le sont point trompés; & qu'ils n'ont pas eu dessein de nous tromper. Il n'y a que le doute & une modeste défiance qui puissent nous garantir de l'Erreur. Vous avés senti vous même le ridicule de tout ce que les Anciens & les Modernes ont dit des *Faunes* & des *Silvains*. Leur témoignage ne doit pas vous être moins suspect sur ce qui concerne les *Sorciers* & les *Magiciens*. A l'égard des Juges, ils ne sont pas infailibles. Avec beaucoup de lumières & d'équité, on peut quelquefois condamner des Innocens. Je vous opposerai d'ailleurs, aux Juges des Siècles précédens, ceux d'aujourd'hui. Vous savés que les Acusations pour cause de Magie ne sont plus reçues dans aucun Tribunal. La bone Philosophie a éclairé les yeux, & des Magistrats,

gistrats, & du Peuple. On a enfin reconû qu'indépendamment de l'Art & de l'Imposture, il est impossible de rendre raison de tout, & que parce qu'une chose nous passe, ce n'est pas à dire qu'elle doive nécessairement être operée par un Esprit bon ou mauvais. Nous ne conoissions pas les ressorts qui meuvent nôtre propre Corps, coment pourrions nous conoitre ceux qui meuvent ce vaste Univers! Tout ce que nous pouvons assûrer, c'est que les Loix par lesquelles Dieu gouverne le Monde intellectuel, & le Monde matériel, sont parfaitement sages; mais il n'est pas obligé de les soumettre à nôtre examen & de les exposer à nôtre vûe. Pour décider que tel éfet est operé par le Démon, & ne peut-être operé que par lui, il faudroit conoitre au juste l'étendue de son pouvoir, & si son intervention est absolument nécessaire, pour operer cet éfet; il faudroit encore savoir si d'autres Etres n'ont aucune part à ce qui nous semble surnaturel & merveilleux. Conoissions nous toutes les Règles générales que le Créateur a établies, & par lesquelles il gouverne les Corps? Conoissions nous toutes les exceptions qu'il lui a plu de faire à ces Règles? Exceptions, qui sans recourir à une Providence particulière, qui met sans cesse la main à l'œuvre, doivent ma-

manifester de tems en tems des Phénomènes rares & curieux , des Evénemens extraordinaires & très singuliers. Mais soit qu'on admette que la conservation des Etres n'est qu'une création continuée , soit qu'on suppose que Dieu les gouverne par des Loix générales & primitives, dans l'une & l'autre de ces Hypothèses, on peut assûrer que les Démons ne peuvent conoitre les Pensées des Homes , ni prédire les Evénemens. Au premier égard , pour deviner précisément ce que les Homes feront , il faudroit savoir avec quelle pensée , quelle modification , quelle volonté Dieu crée actuellement l'Ame de l'Home ; car on ne peut séparer la pensée actuelle de l'Ame , de l'Ame même ; mais si l'on suppose que Dieu laisse à l'Ame le pouvoir de se modifier elle même , après lui avoir donné l'existence , il faudroit , afin que le Démon pût prévoir quelle sera la volonté de l'Home , qu'il dirigeât lui même sa volonté , & qu'il eût le pouvoir de modifier lui même à son gré l'Ame de l'Home ; il faudroit en un mot qu'il pût lui comuniquer telle ou telle pensée , & le faire agir conséquemment , afin de produire tels ou tels Evénemens. Qui ne voit que , dans ce cas , nous ne serions plus libres , & que nous agirions nécessairement ? Mais , dira-t'on , le Di-

ble

ble a, du moins, assés de pénétration pour prévoir infailliblement ce que des Créatures libres & intelligentes doivent penser & pratiquer dans telies ou telles circonstances? Dans ce cas, le Démon auroit le pouvoir de prévoir les futurs Contingens; c'est à-dire ce qui peut arriver, ou n'arriver pas; pouvoir que quelques Théologiens contestent à la Divinité, puis que si elle l'avoit, il semble que nous agirions nécessairement & irrésistiblement. Si Dieu a prévu que je devois me promener aujourd'hui avec vous, & raisonner sur les Démons & sur les Génies, il est impossible que cela ne soit précisément come il l'a prévu, & alors que deviendra nôtre liberté? En un mot, coment le Démon pourroit-il prévoir des Evénemens qui ne sont encore que dans les Décrets de l'Etre Suprême? Décrets qui ne se manifestent que par leur exécution, ou par une révélation expresse. Si come le pensoit le Père *Malbranche*, il n'y a point d'autres Loix Naturelles que l'efficace des Volontés divines, il en faut conclure que le Démons & les Anges même n'ont pas le pouvoir d'agir par eux mêmes, & qu'ils ne peuvent rien faire, ni rien exécuter qu'autant que Dieu acorde l'efficace de ses volontés avec leurs desirs, par eux-mêmes inefficaces. Or est il

vrai-

vraisemblable que Dieu leur acorde la puissance de mouvoir les Corps, de modifier nôtre Esprit, de dérègler nos sens, & de séduire nôtre imagination ?

Le Démon, *repliqua Mr. de Berceil*, peut se servir des Loix de la Nature, pour des éfets qui ne sont point au dessus la Nature, quoi qu'ils soient au dessus de des forces humaines. Si un habile Pilote, par la considération & la conoissance de ces mêmes Loix, peut prévoir une Tempête, le Démon ne peut-il pas transporter subitement un Home d'Orient en Occident, & ne peut-il pas faire parler des Statuës ? C'est ainsi qu'on explique ce qui est dit d'*Apollonius de Thyane*, qui disparût subitement aux yeux de l'Empereur *Domitien*, & ce que l'on raporte de *Gigés*, qui par la vertu de je ne sai quel Anneau pouvoit le rendre invisible. C'est ainsi, peut être, qu'on pouroit expliquer ce que faisoit la Vestale *Claudia*, qui pour preuve de chasteté, atachoit à sa Ceinture un Vaisseau, qui étoit dans le Tibre, & le faisoit mouvoir à son gré. C'est aussi de la même manière, que St. *Augustin* explique les Miracles des Enchanteurs d'Egipste : Il dit qu'ils ne forcèrent point les Loix de la Nature, en créant un Serpent, mais qu'ils animèrent, & développèrent subitement quelques unes

de ces Semences de Serpens, desquels il prétend que l'Air est rempli. Ce qui, selon lui, n'est pas au dessus des forces de la Nature, quoi qu'il soit au dessus des forces humaines.

Je ne suis pas assés crédule, *continua Mr. de Berceil*, pour ajouter foi à mille Contes fabuleux, que nos Pères écoutoient come des Histoires véritables. Par exemple, je ne croirai point que la Mouche qui voltigeoit sur la tête d'*Urbain Grandier*, dans le tems qu'il étoit sur le Bucher, fût le Diable *Belzebuth*, parce que *Belzebuth*, en Hébreu, signifie le Dieu des Mouches. Je ne croirai pas non plus que l'Evêque *Vigile* fût Magicien, pour avoir parlé des Antipodes, avant la decouverte que *Christophe Colomb* fit de l'Amérique : Mais je ne suis pas aussi assés incrédule pour nier tant d'Histoires circonstanciées qu'on rapporte sur ce sujet. Lisés, je vous prie, dit-il à *Mr. de Lussi*, la Lettre 27. du VII. Livre des *Lettres de Plin le jeune* : Vous y verrez des choses qui vous surprendront. Un Fantôme aparoit, en Afrique, à *Curtius Rufus* ; il lui annonce qu'il seroit un jour Gouverneur de cette Province, & qu'il y mourroit : Ce qui arriva en éfet. Un autre Spectre se montre dans une Maison d'*Athènes* au Philosophe *Athenodore*, qui loin d'être

d'être éfraïé de cette Apairition, & d'un bruit afreux de chaines dont elle étoit accompagnée, a le courage de fuivre le Spectre, qui difparoit tout à coup dans la Cour de la Maifon : Aïant creufé dans l'endroit où il s'étoit englouti, on y trouva, *dit l'Historien*, des Os enlacés dans des Chaines; le Temps avoit confumé les Chairs: Après avoir raflemblés & enfevelis ces Os, le Spectre ne parût plus, & ne troubla plus le repos des Vivans. *Bodin* a fait un Traité fur les Sorciers, dans lequel on trouve, parmi diverfes Fables, des Faits narrés avec tant de circonftances, ateftés par tant de tèmoin, apuïés de tant de preuves, que celui qui les révoqueroit en doute, ne pourroit guères alléguer d'autres motifs à les rejeter que la répugnance qu'il a à les admettre. Je fai que plufieurs Perfonnes ont été très injufte ment aculéés de Magie, & *Mr. Naudé* qui a fait leur Apologie, les juftifie pleinement. Je fai que l'Ignorance & la Crainte ont produit la plûpart des éfets que l'on atribue à la Magie, & que lors que l'Imagination a une fois été frappée, il n'eft pas aifé de la guérir. Les Entans font les plus fufceptibles de ces impreffions facheufes, & ils ne les confervent que trop fouvent, lors qu'ils font devenus des Hommes faits.

*On leur fait peur du Loup garou ,  
 On leur fait peur de la grand Bête :  
 Le Dragon va sortir du trou ,  
 Qui pour les dévorer s'apprête :  
 Enfin ces petits Malheureux  
 N'ont que des Monstres autour d'eux.*

Je conviens avec vous , dit-il , à Mr. de Lussi , que les Miracles entrent dans l'Oeconomie des desseins de Dieu , & par conséquent dans l'Ordre général de la Nature , & qu'ainsi il n'est pas permis au Démon de troubler cet Ordre , ni même de le déranger le moins du monde ; mais il peut operer des Prodiges , parce que les Prodiges ne sont point contre la Nature ; ils ne sont que contre ce qui nous est connu de la Nature. Hé ! qui peut nier que le Démon n'ait des connoissances supérieures aux nôtres ? Je conviens aussi avec vous , que ce qui dépend de la volonté des Causes libres est impénétrable à toute Intelligence bornée , & se dérobe même aux Conjectures ; mais si le Démon conoit notre humeur , notre goût & notre tempéramment , il ne lui sera pas difficile de deviner ce que nous ferons dans telles ou telles circonstances : On ne peut contester que le Démon n'ait beaucoup de finesse , de sagacité & de pénétration ; l'Ecriture Ste nous

le représente sous l'Emblème du Serpent , pour marquer les ruses & sa malice.

Ho ! *interrompt Melle d'Orval*, on attribüe au Démon bien des choses, & on le fait peut être plus coupable qu'il ne l'est : Je dirois volontiers come le Père *du Cerceau* :

*Mais sans que le Diable s'en mêle ,  
Il s'en fait assés aujourd'hui ;  
Et quoi qu'on jette tout sur lui ,  
Ce n'est pas toujours lui qui grêle.  
Nous avons au dedans de nous  
Un Ennemi bien plus à craindre ;  
Il porte les plus rudes coups ,  
Et persone n'ose s'en plaindre :  
Chacun l'excuse & le chérit ,  
Et s'il arrive quelque Histoire ,  
On s'en prend au mâlin Esprit ,  
A qui l'on en fait bien acroire.*

En vérité , *continue t'elle* , après vous avoir écouté avec attention , je ne sai que penser de tout ceci ; & je serois assés du sentiment de Mr. *de la Bruière* , qui prononce qu'il y a dans la Magie des choses obscures , incertaines & qui aprochent du Visionaire ; mais qu'il y a des faits embarrassans , atestés par des Gens dignes de foi ; les admettre tous , ou les nier tous paroît un égal inconvenient : Dans les choses ex-

traordinaires & qui sortent des règles communes, il faut garder le milieu entre les Ames crédules & les Esprits forts.

Pour moi, *repartit Mr. de Lussi*, je suis plus hardi que vous: Quand une Vérité me paroît claire & positive, les Objections ne me font pas peur. Or rien ne me paroît plus clair & plus positif que ce principe, C'est que Dieu ne donne point la gloire à un autre; & que sa bonte ne sauroit permettre que le Démon trompât & séduisît les Homes, en faisant des Prodiges & des Miracles. C'est là le Sceau de la Divinité. Par tout où je vois un Miracle bien constaté, je crois y voir le Doigt de Dieu; c'est pour moi une Lettre de créance, que la Sagesse de l'Etre Suprême ne donne point à un Impositeur. En un mot je regarde tout ce qu'on dit des Magiciens, come ce que l'on raconte d'*Abaris*, Philosophe Scithe, qui montra, dit on, à *Pithagore* la Flèche dont-il se servoit pour voler, & *Pithagore*, pour lui faire *paroli*, lui montra sa Cuisse d'Or. Je ne crois pas même que le Démon puisse prévoir les Evénemens à venir, quoi qu'ils n'aient rien de merveilleux & de surnaturel. Par exemple, je ne crois pas qu'il eût pû prédire la naissance de *Cirus*, 150 Ans avant qu'il nâquit, come l'a fait le Prophète *Isaïe*, qui le nommât par son nom. Il y

a des choses qui n'ont rien que de naturel, à les envisager en elles mêmes, mais qu'on doit mettre au nombre des Miracles, quand elles ont été prédites, & quand celui qui les a prédites les a proposées comme un Signe de la divinité de sa Mission. Mais il faut prendre garde de ne pas prodiguer les Miracles mal à propos, ainsi rien n'est plus judicieux que cette Règle que pose un excellent Théologien : *Quand un Passage, dit-il, est susceptible de deux sens, dont l'un suppose un Miracle, & l'autre un Evénement plus naturel ; il faut préférer le dernier à l'autre, à moins que quelque circonstance ne détermine à admettre le premier.*

Selon cette Règle, interrompit Mr. de Berceïl, que pensés vous du Passage de la Mer rouge ? L'Historien *Josephe* le fait regarder come très naturel. La Mer, dit il, s'ouvrit d'elle même par un Vent qui souffloit alors. La même chose arriva à peu près aux *Macedoniens*, quand ils passèrent la Mer de *Pamphilie*, sous la conduite d'*Alexandre le Grand*. Mais ces deux Evénemens, quand on les examine de près, ont de très grandes différences. Pour les sentir, il n'y a qu'à en lire le récit sans partialité. *Alexandre* attend un Vent favorable & en profite, à peu près come *Scipion* profita du Flux de la Mer, pour prendre *Carthagène*. Mais *Moïse*,

poursuivi par les Egiptiens, comande aux Flots de s'ouvrir : Soudain ils se partagent, s'élèvent & forment deux Murs, au milieu desquels les Israélites marchent à pied sec. Les Egiptiens, qui veulent les suivre, sont submerges par ces mêmes Flots, qui s'abaissent tout a coup, & reprennent leur cours naturel. Si cela n'est pas un Miracle, je ne sai ce qu'on doit considerer come tel. Je le mets dans le même rang que la guérison des Sourds & des Muets, dont il est parlé dans l'Evangile : Miracle que Mr de la Motte exprime si noblement par ce beau Vers.

*Le Muet parle au Sourd étoné de l'entendre.*

Mais, s'il est vrai, dit Mr. de Berceil, que ce qu'on nous raporte des Sorciers & des Magiciens ne soit que des Contes & des Fables, d'où vient que des Persones sensées se sont laissées surprendre à cette erreur, & ont elles même écrit pour la justifier ? J'ai oui dire que *Cornel. Agrippa*, a doné des Règles de cet Art dans sa Philosophie oculte. *Spurina* célèbre Astrologue avertit *Jules César*, qu'il se gardât des *Ides de Mars*; & *César* le rencontrant ce jour là, lui dit, *Voici les Ides de Mars.* Oui, répondit *Spurina*, *mais elles ne sont pas passées.*

*ses.* Etant venu au Sénat ce même jour, il y fut tué. L'Astrologue *Ascletarion* prédit aussi la mort de l'Empereur *Domitien*, qui l'ayant sù, le fit appeler, & lui demanda, s'il pouroit prédire le jour de sa mort, aiant sù deviner celle des autres. Il répondit que sa mort étoit prochaine & que son Corps seroit déchiré des Chiens. *Domitien* le fit tuer sur le champ, & comanda qu'on brûlât son Corps, mais un violent Orage éteignit le feu; & quelque tems après *Domitien* fût tué. *Nostradamus* n'a t'il pas prédit la mort de *Charles I.*, quand il dit, *Sénat de Londres fera mourir son Roi?*

Ho! cela est trop clair pour une Prophétie de *Nostradamus*, repartit *Mr. de Lussi*. Il n'avoit pas acoutumé de s'expliquer si nettement. Cés Prédictionns ressemblent fort aux anciens Oracles, qui ont presque tous quelque chose de louche & d'obscur. Tout cela a bien la mine d'avoir été écrit après coup. D'ailleurs il y a certains Evénemens qui sont faciles à prévoir, come étoit la mort de *Domitien*, qui par ses injustices & ses cruautés avoit soulevé tout l'Empire. *Pic de la Mirandole* remarque, que de cent Observations qu'un grand Astrologue avoit faites, il y en avoit quatre vingt & treize de fausses.

Le

Le Hazard avoit donné l'accomplissement aux sept antres. *Cicéron*, au Livre V. de la Divination, parle ainsi des Astrologues de son tems : Je me souviens, dit-il, que les *Caldéens* ont prédit à *Pompée*, à *Craſſus*, & à *Céſar*, qu'ils mourroient dans leur Lit, & dans une extrême Vieilleſſe, & chacun ſait qu'ils ſont morts d'une manière prématurée & tragique ; tellement que je m'étonne qu'on ajoute encore foi à leurs Prédictionſ. A l'égard de *Corn. Agrippa*, que vous venez de citer, peut on ſouſçonner qu'il parlât ſérieuſement dans ſon Livre de la *Né-gromancie* ? Il y allègue avec la même gravité l'*Ecriture Ste.* & les *Métamorphoſes d'Ovide* : Il y cite avec la même confiance *Homère* & *David*.

Il y a une choſe qui me ſurprend, dit *Mr. Nubel*, c'eſt que les Romains, qui étoient ſi éclairés, firent une Loi, que l'on trouve dans les *Douze Tables*, par laquelle il étoit défendu aux Magiciens de ſ'aproprier les Terres d'autrui. L'Année 769. on renouvella en quelque ſorte cette Loi, en chaffant de *Rome* les *Dévinſ* & les *Enchanteurſ*. Il faloit que cette opinion eût pris racine de bonne heure, car *Platon* parle beaucoup des *Démonſ*, & c'eſt peut être lui qui a le plus contribué aux progrès de la Magie, quoi qu'il n'ait pas ataché au  
mot

mot de *Démon* l'idée que l'on y atache. aujourd'hui: Il ne les regardoit point come des Etres malfaifans & ennemis des Hommes. A l'égard de l'Evocation des Morts, *Homère* est l'Auteur le plus ancien qui en ait parlé, come on le voit dans le XI. Livre de *l'Odyffée*. Les anciens Chrétiens ont crû, come les Païens, que les Ames de méchans Hommes devenoient des Démons, qui tourmentoient les Vivans. *Joseph* dit, que le Roi *Salomon* se servoit, pour chasser les Démons, d'un Morceau de Racine nommée *Baara*, enchassé sous la Pierre d'un Aneau.

L'idée que la plûpart des Anciens avoient des Démons, vient de l'idée fausse qu'ils avoient de la puissance de Dieu. Ils s'imaginoient que Dieu seroit trop fatigué, s'il gouvernoit tout par lui même. Ils cherchoient à le soulager, en lui donnant pour Aides & pour Assesseurs, des Génies a qui il avoit confié une partie de son Autorité & le soin de gouverner le Monde. D'ailleurs les Anciens avoient une idée très défectueuse de l'Ame. Ils s'imaginoient qu'après la mort, c'est à dire après la séparation de l'Ame & du Corps, il se faisoit encore une séparation de deux parties de l'Ame, savoir de l'Entendement & du Corps délié & subtil, dont l'Entendement étoit

étoit - revêtu, & qu'ils apelloient son Image. C'étoit ce prétendu Corps délié, que les Paiens croïoient venir quelque fois autour du Sépulcre où étoit enterré le Corps grossier & matériel. C'est ainsi que *Lucain*, dans le VI. Livre de la *Pharsale*, fait paroître l'Ombre de *Burrhus*, qui vient ranimer son Corps par la force des Evocations d'*Ericha*.

Ha! ne me parlés pas des Poètes, dit *Melle d'Orval*, ils ont tout gâté par leurs Mensonges & par leurs Fictions; eux mêmes ont été soupçonnés de Magie. Dans un certain tems, il suflloit presque de cultiver les Muses, pour être acufé d'avoir comerce avec les Démons. C'étoit tout à la fois avoir une grande idée de la Poësie & une bien mauvaise des Poètes. N'a t'on pas raison? L'Hiperbole est leur figure favorite. Ils travestissent tout ce qu'ils touchent, Les Metamorphoses les plus étonantes ne leur content qu'un trait de Plume.

*Ce n'est plus la Vapeur, qui produit le Tonnerre,  
C'est Jupiter armé pour éfraier la Terre.  
Un Orage terrible aux yeux des Matelots,  
C'est Neptune en courroux, qui gourmande les  
Flots.*

*Echo n'est plus un son qui dans l'Air rétentisse,  
C'est*

*C'est une Nimphe en pleurs, qui se plaint de  
Narcisse.*

Voilà ce que dit *Despreaux*; ou si vous aimés mieux entendre *Gresset* sur la même Matière, voici come il parle.

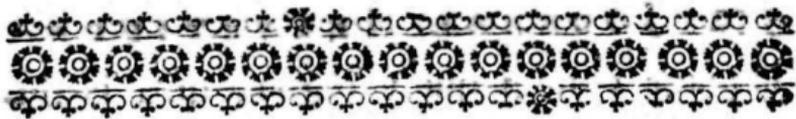
*Aux yeux de l'ignare Vulgaire,  
Tout est mort, tout est solitaire:  
Un Bois n'est qu'un sombre Réduit,  
Un Ruisseau n'est qu'une Onde claire,  
Les Zéphirs ne sont que du bruit.  
Aux yeux que Calliope éclaire,  
Tout brille, tout pense, tout vit.*

Toutes ces Images amusent, mais elles trompent & séduisent. Je çonois une Personne qui m'a assuré avoir crû, jusqu'à l'âge de 15. à 16. Ans, que tout ce qui est rapporté dans les *Métamorphoses* étoit vrai.

Et moi, interrompit *Mr. Nubel*, j'ai oui parler d'un Home, qui passoit pour être raisonnable, & qui croïoit aux Prophéties de *Nostradamus*, plutôt qu'à celles de la *Bible*. Cet Home s'apelloit *Dufon*, & il étoit Machiniste de *Charles Louis*, Electeur Palatin. Un Juif des *Pais-Bas*, ne recevoit de tout le *Nouveau Testament* que *l'Apocalipse*, parce qu'il croïoit y trouver  
la

la *Pierre Philosophale*. Ne semble-t'il pas que les Hommes cherchent eux-mêmes à se tromper, & qu'ils veuillent épuiser toutes les Sotises ? Mais en voila assés pour aujourd'hui. Le tems se brouille, & s'il nous reste quelque chose à dire sur ce sujet, nous pourrons continuer demain, car je m'aperçois que *Madame de Disi* n'est pas satisfaite, & qu'il lui reste encore des doutes à nous proposer.





# LETTRE

*A Mademoiselle E. C. qui avoit inseré une Pièce  
contre les vieilles Coquettes, dans le Jour-  
nal Helvétique du Mois de Décembre de  
l'Année 1743.*

MADemoiselle,

L'honneur qui revient à la République des  
Lettres, lorsqu'il se trouve dans vôtre  
Sexe des Persones assés complaisantes, pour  
vouloir bien répandre sur son Corps entier  
quelques uns des raïons éclatans qui for-  
ment la circonférence de leur erudition,  
ne sauroit jamais être assés bien reconu. Ce  
qui me jette dans le plus grand étonement  
du monde, lorsque portant mes yeux sur  
la complaisance que vous avés eüe de gros-  
sir la Bibliothèque de cette République, de  
quelques Brochures de vôtre façon, je  
vois que quelque grande & même extra-  
ordinaire qu'elle ait été, aucun de ses Mem-  
bres ne vous en a cependant fait le moin-  
dre Compliment. C'est pour réparer en  
quelque façon cette faute, que j'ai l'honneur  
de vous adresser cette Lettre, & c'est en  
vous priant de faire moins atention au

langage comun qui y règne, qu'à la sincérité des sentimens que ce langage enveloppe, que je vai comencer le développement du premier des desseins qui lui ont donné naissance.

Vous n'ignorés pas, *Mademoiselle*, que des Sujets extraordinaires, qui excitent en leur faveur la plus vive admiration dans la *République des Beaux Esprits*, ne reçoivent pour l'ordinaire que des Eloges muets; personne n'ose faire parler que son silence seul & son étonnement; l'Eloquence même la plus fastueuse & qui se plaît le plus à paroître, se cache alors & se confond avec le langage le plus comun & le plus obscur; tout son éclat, quelque brillant qu'il pût être, n'en sauroit communiquer aucun à ces grands Sujets, & par conséquent elle n'atteindroit point son but principal, celui seul qui, pour ainsi parler, en est le grand mobile. On ne sauroit se soustraire à l'aveu que ce principe est fondé sur l'expérience la plus certaine, & vous, *Mademoiselle*, plus que tout autre, êtes, je pense, convaincûe de sa réalité. Je dis donc, que cela étant, vous ne pouvés, avec justice, vous plaindre de la *République des Lettres*, puisqûe le silence qu'elle a gardé à vôtre égard est une preuve non équivoque de son admiration pour vous; & s'il étoit nécessaire

eſſaire de prouver la juſteſſe de cette  
 application, je n'aurois qu'à recourir à vos  
 propres Ouvrages, dont toutes les lignes  
 ſont, pour ainſi parler, autant de Bouches  
 éloquentes, qui perſuadent les plus ſtupi-  
 des de l'habileté de leur ingénieux Auteur,  
 qui, du grand jour de ſes idées, les a  
 fait paſſer dans celui du Public: Tout y  
 annonce chés vous, *Mademoiſelle*, ce qui  
 eſt le principal, le Sens le plus parfait, le  
 Discernement le plus fin & le plus juſte,  
 l'Esprit le plus ſubtil & le plus étendu  
 dont la Société du Genre humain ait pres-  
 que jamais été honorée dans aucun de ſes  
 Membres. Mais come les qualités naturel-  
 les ne conſtituent pas tout le mérite d'une  
 Perſone, & qu'on pourroit même, ſans  
 aucun tort, reſuſer d'en reconoitre aucun  
 chés elle, ſi ces qualités s'y trouvoient  
 ſeules, je ne paſſerai pas ſous ſilence l'ad-  
 mirable uſage que vous avés ſû faire des  
 vôtres, en quoi conſiſte ſur tout le mérite  
 réel des talens dont on a été partagé; de  
 vaſtes lectures, qui embrasſent bien, je penſe,  
 la valeur de pluſieurs in folio, étant entrées  
 dans l'étendue preſqu'immènſe de vôte  
 Esprit, ont été la ſolide nourriture qui en  
 a conſervé toutes les perfections naturelles,  
 & leur a donné ce prodigieux accroiſſement,  
 le ſujet inepuizable de l'admiration uni-

verfelle la plus vive. Je n'entreprendrai pas de féparer ces perfeétions & de les faire toutes paroître dans ma Lettre, par une énumération exaéte ; l'entreprife feroit trop au deffus de ma capacité ; folidité de jugement, délicateffe de goût, étendue & jufteffe d'efprit, force & fécondité d'imagination, ce font les principales auxquelles je me borne ; vos Ouvrages en font plus conoitre qu'on ne pourroit en dire. Quelle délicateffe de goût déjà dans le choix de la matière du premier trait public de votre Efprit, & dans la façon de la manier ! Que ces vieilles Coquettes font bien dépeintes ! Quelle force & quelle fécondité d'imagination ne faloit il pas chés vous pour vous les représenter de la forte ! Quelle pénétration pour n'oublier aucun de leurs défauts, & les faire sortir du fein même de leur abfence ! Quelle folidité de jugement dans le développement du ridicule ataché à ces Maitreffes de la Coquetterie ! Quelle étendue enfin & quelle jufteffe d'Efprit dans les conféquences que vous en avés tirées, come des efpèces de Confeils ! Car pour cela, il faloit voir d'une feule vüe tous ces défauts raflemblés, afin d'ajuster vos Confeils, fuyant ce que leur afsemblage, auffi bien que ce que chacun d'eux en particulier ofroit de ridicule, de

déraï-

déraisonnable & même de criminel. Je n'ai pas dessein, *Mademoiselle*, de rapporter ici toute vôtre Pièce, les bornes, même les plus reculées que puisse souffrir une Lettre ne le permettroient pas. Si c'étoit là mon dessein, & que je passasse à son exécution, on verroit dans un très grand jour tout ce que je viens d'avancer, & apuié des preuves les plus solides, come je l'ai déjà infirmé : Mais content d'en admirer moi même en secret les beautés, qui sont sans contredit en très grand nombre, j'espère, ou, qu'on m'en croira sur ma parole, ou, qu'on lira la Pièce soi même; ainsi j'arrêterai dans cet endroit l'effor que ma Plume avoit pris à cette occasion pour le tourner d'un autre côté. C'est, *Mademoiselle*, avec vôtre permission, sur un Commerce de Lettres que j'ambitionerois d'avoir avec vous par le Canal du *Journal Helvétique*; & pour ne pas remplir ce Commerce de simple vent, je vous laisserois le choix des Sujets particuliers, pourvû que vous acceptiés le mien sur le Sujet général qui est la Philosophie. Si vous favorisés mon desir de vôtre consentement, vous aurés, s'il vous plait, la bonté de m'en instruire par le premier Ordinaire du Journal, afin de n'en pas trop retarder la satisfaction. Je devois a présent vous presser, *Mademoiselle*, à entrer

## 556 JOURNAL HELVÉTIQUE

dans mes vûes; mais épargnés moi, je vous prie la confusion dont mon peu d'Eloquence couvriroit mon entreprise: Car si vous n'y êtes pas naturellement disposée, tous mes efforts, j'en suis sûr, ne feroient que blanchir par l'excès de leur foiblesse naturelle. Je vous laisse donc ici, dans l'espérance de vous rejoindre dans un autre Journal, & en vous priant d'être bien persuadée de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.



AUX



## AUX EDITEURS

MESSIEURS,

DANS vôtre Journal du Mois d'Août dernier, où il s'agissoit de la Musique de nos Psaumes, vous ataquates un peu l'Abé *Pélagrin*, qui avoit publié des Cantiques Spirituels sur l'Air des Vaudevilles les plus comuns, & des Chansons les plus tendres de l'Opéra \*. Vous parûtes blessés de ce mélange du sacré avec le profane; Vous nous apreniés que ce Poëte étoit encore alors plein de vie. Je vai vous apprendre sa mort aujourd'hui. On nous écrit qu'il mourut le 5. Septembre dernier, pour avoir trop diné chez un gros Financier. On nous envoïe aussi son Epitaphe, où vous verrés, que quoi que les Mœurs fussent assez réglées, les ocupations, come les Cantiques dont vous avés parlé, étoient un mélange continuel de sacré & de profane \*\*. Peu partagé des Biens de la Fortune, il disoit tous les jours la Messe, dont le provenu lui donoit un petit Diné. Il

N u 3

s'apli-

\* Journ. Helvetiq. Aout 1745 p. 123.

\*\* On disoit autrefois du P. Bouhours, qu'il servoi Dieu & le Monde par semestres.

s'appliquoit ensuite à composer des Pièces de Théâtre, ce qui lui fournissoit ses autres besoins, & premièrement son Soupé. Malheureusement le Cardinal de Noailles, ne pouvant pas souffrir qu'un Prêtre travaillât pour les Comédiens, l'avoit interdit pour la Messe, il y a quelques Années. Vous trouverez cette particularité dans son Epitaphe. On y a employé quelques Vers du *Cid* & des Poésies de *Rousseau*, que vous reconnoîtrez aisément. Je ne dois pas oublier que cet Abé est parvenu à l'âge de 84. ans.

EPITAPHE DE L'ABÉ' PELEGRIN,

**C***l* git le pauvre Pèlerin,  
 Qui dans le double emploi de Prêtre & de Poète,  
 Eprouva mille fois l'embaras où nous jette,  
 La crainte de mourir de faim.  
 Jadis Vainqueur de son Destin,  
 Le matin Catholique, & le soir Idolatre;  
 Il dina de l'Autel, & soupa du Théâtre.  
 Mais un Saint Cardinal, voulant le détourner  
 De l'abus scandaleux de ce partage impie,  
 Lui retrancha l'Autel, la moitié de sa Vie,  
 Et parce qu'il soupoit, l'empêcha de diner.  
 Il s'en plaignit, disant, d'un ton de Tragédie:

Pleurez

Pleurez mes yeux, pleurez, & fondez vous  
en eau,

La moitié de ma Vie a mis l'autre au Tom-  
beau.

*Il n'en devint que plus Esclave de la Rime:*

*D'une faim renaissante éternelle victime,*

*Malgré Minerve & les siflets,*

*Il voulut obliger le Théâtre & la Presse*

*A le dédomager du Repas dont la Messe*

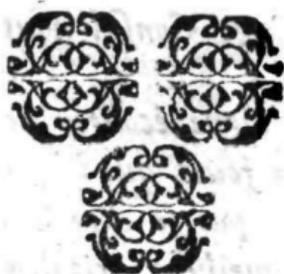
*Ne pouvoit plus faire les fraix*

*Come sa Muse étoit sa Nourrice ordinaire,*

*Qui n'eût juré qu'enfin par l'inanition*

*Il auroit vû finir sa Vie & sa Misère?*

*Cependant il est mort d'une indigestion.*





A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE GÉNÉRAL

D'ERLACH,

AVOIER

DE LA TRÈS FLORISSANTE VILLE ET  
REPUBLIQUE DE

B E R N E.

**L**ors qu'un Sage Consul nous aime & nous  
protège,

Et qu'il daigne écouter nos Vœux,

Malgré la foule qui l'assiège,

Ne doit on pas se dire heureux ?

Est-il de meilleur privilège,

Qu'un Protecteur puissant, illustre & généreux !

Aussi tant que ma voix pourra se faire entendre,

J'invoquerai le Ciel, pour veiller sur ses Jours ;

Je le presserai de répandre,

Sur un Cœur si droit & si tendre,

Ses dons, ses graces, son secours.

Quand

DECEMBRE 1745. 361

*Quand le Ciel attentif au désordre où nous sommes ,  
Aux fragiles Mortels donne un Supérieur ,  
C'est en élevant de Grands Hommes ,  
Qu'il procure nôtre bonheur.*

*L'Etat, en Vous voïant, croit voir en Vous son Père:  
S'il récompense en Vous des Talens qu'il révère ,  
Des Emplois les plus grands, s'il Vous a revêtus ,  
A sa prospérité, ce Pouvoir nécessaire ,  
N'égale pas Vôtre Vertu.*

BERNE le 1<sup>r</sup>. Janv. 1746.



L'EX-



L'EXCELLENCE  
DE LA  
RAISON.  
ODE.

*R*Aison je cède à ta puissance,  
Et mon Cœur prompt à s'émouvoir,  
Te rend l'hommage d'un devoir  
Prescrit par la reconnoissance.  
Séconde mes nobles efforts ;  
Echaufe moi de ces transports,  
Qui font les agrémens des rimes.  
C'est à toi seule à te chanter.  
Il faut pour toi des Vers sublimes ;  
Seule tu peux les enfanter.

Sacré Flambeau, tu nous éclaires,  
Guide divin, tu nous conduis ;  
Sans cesse tu te reproduis  
Pour anéantir nos chimères ;  
Par toi, fléau des préjugés,  
Les droits de l'Homme sont vengés,  
Tu bannis l'erreur de son Ame,  
Tu deviens son plus ferme appui,

Par toi, la Vérité l'enflame,  
Et s'identifie avec lui.

Dans cette brillante carrière,  
Quels fruits, quels honneurs, quels succès!  
Mais que de travaux, que d'excès,  
Pour faire éclore la lumière!  
Raison! Quel Triomphe pour toi!  
Tout Mortel veut suivre ta Loi.  
En vain on te choque, on te brave;  
Tu fais, par un charme vainqueur,  
De ton Ennemi, ton Esclave,  
Et du Fou, ton Admirateur.

Ouvre le Temple de Mémoire,  
Montre ces immortels Esprits,  
Que le Ciel propice a choisis,  
Pour les Théâtres de ta gloire,  
Enrichis de tes heureux dons,  
Les Descartes & les Newtons;  
Ont volé jusqu'à l'Empirée.  
C'est en te suivant pas-à-pas,  
Et par leur Sagesse épurée,  
Qu'ils vivent après le Trépas.

Sans toi, ces sublimes Génies,  
Prenant leur essor vers les Cieux,  
Eussent ils d'un œil curieux  
Fixé leurs Grandeurs infinies?  
Prodigue de tous les Trésors,

Tu recompensas leurs efforts,  
 En leur dévoilant la Nature,  
 Et par tes savantes Leçons,  
 Ils ouvrirent la route obscure ;  
 De ses Labyrinthes profonds.

Que dirai-je de tant de Sages,  
 Ornemens de l'Humanité,  
 Dont le nom seul par tout vanté  
 Fait l'éloge de leurs Ouvrages :  
 Lokes, Réaumur, Maupertuis ;  
 De la Raison toujours suivis,  
 Vous l'avez vous même embélie :  
 C'est elle qui vous a formez ;  
 Vous lui redonâtes la vie,  
 Mais par elle seule animez,

Que l'Home de son excellence  
 A bien droit de s'enorgueillir !  
 De tous les biens qu'il sait cueillir,  
 Il a l'heureuse jouissance.  
 Ce Principe actif & divin,  
 La Raison, le rend Souverain  
 De l'un & de l'autre Hémisphère,  
 Elle étend ses Loix en tout lieu,  
 Son Pouvoir le rend sur la Terre,  
 La vivante Image de Dieu.

Pour lui, la Raison fait descendre  
 Les Chènes du haut des Côteaux ;

Elle

Elle lui soumet les Métaux ;  
 D'elle seule , il peut tout attendre :  
 Elle ouvre le chemin des Mers ,  
 Et lui montre un autre Univers ,  
 Sous l'œil d'un Astre tutelaire.  
 L'Onde gémit sous son Vainqueur ,  
 L'Esclavage a beau lui déplaire ,  
 L'Art triomphe de sa fureur .

A ces précieux avantages ,  
 La Raison joint de plus beaux droits ,  
 Elle fait l'Homme , O Roi des Rois !  
 Le centre de tous tes Ouvrages .  
 Otons au Monde la Raison ,  
 Dans tes Oeuvres plus d'union .  
 Mais rendons l'Homme à la Nature ,  
 Le Flambeau luit , l'Ordre revient ,  
 Et du créé , la Créature  
 Est la fin , l'ame & le lien .

Que ne puis - je , à sa docte Ecole ,  
 Extraîner les foibles Mortels ,  
 Et leur faire à ses saints Autels ,  
 Abjurer un Culte frivole !  
 Raison ! rangé sous tes Drapeaux ,  
 J'admire mille attraits nouveaux ,  
 Mille attraits que rien ne surpasse .  
 Je veux me soumettre à ta Loi ;  
 Dans la route que je me trace  
 Tout mon bonheur dépend de toi :



# POÈME

*En Prose à la Gloire  
du ROI.*

Né pour tous les Emplois, il a tous les talens,  
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen d'un Maître.

HENRIADE, Chant VII.

**J**E veux chanter l'Auguste Monarque, sous  
l'heureux Règne duquel un sort propice  
m'a placé. La Verité seule m'inspire; au-  
cune vüe mercenaire n'en altere la pureté.  
Content d'une heureuse médiocrité, je ne  
cherche qu'à me développer à moi même  
une foule de sentimens d'admiration &  
d'amour dont mon cœur est rempli.

Que ne puis-je parler le Langage des  
Dieux, & marier mes idées au son d'une  
Lire harmonieuse! Mais malgré les privi-  
lèges de la Poësie, l'Eloquence a ses droits;  
il lui est permis de manier le Pinceau,  
d'appliquer les couleurs, & de transmettre  
à la Postérité des Portraits aussi durables  
que

que ceux qui se tracent sur le double Mont.

FREDERIC est mon Héros. Il mérite d'être celui de l'Univers entier. Tout est grand en lui, tout est glorieux. Les droits de la Naissance, en le plaçant sur le Trône, avoient été prévenus par ceux du Mérite. Le Sceptre vacant n'auroit pû être mis en de plus dignes Mains, eût-il été dispensé par l'Élection la plus rigoureuse. Un heureux apprentissage de tout ce qui mérite les noms de Beau & de Bon, avoit déjà répandu sur l'Héritier de la Couronne un éclat, que la Couronne elle même ne pouvoit augmenter.

Rapellerai-je ce jour, qui combla nos vœux, & qui fit luire sur nôtre Horizon les premiers raïons d'un Soleil si long-tems désiré? Un cri de joie universel retentissoit de toutes parts; tous les Cœurs voloient au devant d'un Maître, dont on se promettoit ce qu'il a tenu.

Au fort de ces transports surviennent des conjonctures, qui font frémir un Peuple justement idolâtre de son Roi. Le Chef du Corps Germanique expire, & avec lui une Maison formidable, dont les rapides accroissemens avoient fait craindre plus d'une fois de voir réaliser le fameux Projet de la Monarchie Universelle. Toute  
Gru-

Grandeur a son période, par lequel elle arrive à la décadence. C'étoit l'Epoque assignée par la Providence à la Maison d'Autriche, & FREDERIC a été le grand & principal Ministre des desseins de cette Providence.

Une tirannique usurpation ne fut cependant point le principe de ses démarches. Si ses Légions se meuvent, si tout à coup, & dans les rigueurs d'une Saison que Mars sembloit jusqu'alors abhorrer, on voit les Campagnes Silésiennes inondées par des flots de Soldats Pruffiens, c'est que d'anciens & authentiques Droits, auxquels la force seule avoit imposé silence, demandoient qu'il s'élevât enfin un Vengeur, pour les tirer de l'opression.

Partez, Troupes qui allez devenir le Modèle des Guerriers, & la Terreur de vos Ennemis. Mais quoi! FREDERIC se met à votre tête, il affronte des dangers, qui ne savent respecter ni le Sang, ni la Vertu! Nous craindrons à chaque instant, que la trame d'une si belle Vie ne soit coupée. O faut-il acheter nos Triomphes au prix de ces allarmes! Vivez, Grand Roi, réglez au milieu de nous, & du fond de votre Palais, soiez l'Ame de toutes les Opérations, sans exposer votre Personne Sacrée aux coups rigoureux d'un Sort aveugle.

Pardonnez, sage Monarque, à la foiblesse

blesse d'un Peuple, qui n'écoute que les transports de son amour. Il a raison de craindre, & vous avez raison de ne point écouter ses craintes. Les grandes Ames suportent les foibleſſes vulgaires, mais elles ne les ressentent pas. C'est à Vous d'ouvrir la Barrière de la Gloire à vos valeureux Athlètes, c'est à Vous de cueillir la plus belle de toutes les Palmes, que chacun d'eux va remporter.

Bientôt la Conquête d'une vaste Province couronne l'entreprise du Roi, des plus glorieux succès. Les Plaines ensanglantées de *Molwitz* sont couvertes de nos fiers Ennemis, qui croïoient nous voir succomber sous leurs premiers efforts; & cette Victoire n'est que le prelude de trois autres, qui élèvent à FREDERIC, dans les Champs de *Czaslaw*, de *Friedberg* & de *Sorr*, des Trophées plus durables que l'airain & le bronze.

Qui pourroit suivre ce Prince admirable, dans la brillante Carrière de ses Exploits! Qui pourroit même concevoir, comment tout repose sur lui, & le projet & l'exécution, sans que rien le dérobe à sa pénétration, ni puisse échaper à sa vigilance! Y eut-il jamais de Sanctuaire plus profond, & plus redoutable que cette Ame Roïale? Un Voile impénétrable ca-

che aux regards les plus perçans tout ce qui s'y passe. C'est le sein de la Nüe, la Foudre s'y forme, & aussi tôt que l'Eclair brille, elle part. Le Roi ne partage ses desseins, ni la gloire avec perlonc. Plus éclairé que les Ministres dans le Cabinet, plus expérimente que les Généraux dans la Tente, un Poëte Païen le compareroit hardiment à *Jupiter*, qui d'un seul mouvement de tête ébranle tout l'Olimpe.

Mais que vois je? Quatre Défaites signalées n'ont pas ôté à l'Ennemi toute son audace! Il rassemble toutes ses Forces, il va porter un dernier coup, nos Provinces sont menacées, la Capitale tremble, l'Orage grossit: Où crévera-t-il? Timides Esclaves de Fuyards, qui abandonnez le Séjour où résident deux AUGUSTES REINES, quelles terreurs paniques se sont emparées de vos Cœurs? FREDERIC vit. Il veille pour nôtre Défense: Son Bras est armé. Et vous craignez, vous' cherchez des aziles!

Non, mon ROI, jamais l'ombre de la moindre fraïeur ne s'est répandüe dans mon Esprit, jamais je n'ai douté que Vôtre présence redoutable ne fit fondre le Cœur à nos Adversaires. Où sont-ils, ces Objets de tant de vaines terreurs? Quand  
l'Epée

l'Épée d'un Ange Exterminateur les auroit détruits, les traces n'en seroient pas moindres.

Quels rapides progrès, & pour les croire, ne faut-il pas en être, comme nous le sommes, les témoins? Un Ennemi supérieur en forces, recule en frémissant, & déploie sa rage sur les Contrées mêmes qu'il venoit défendre. Les immenses amas qu'il avoit fait pour sa subsistance tombent entre les mains d'un Chef, dont le seul aspect semble foudroier ses Ennemis, & ouvrir les Portes de toutes les Places, devant lesquelles il se présente. Des Villes florissantes & superbes tendent les bras, en suppliant, & subissent la Loi. Chaque jour éclaire de nouveaux Pas, de nouveaux Triomphes, & je ne vois que la modération du Vainqueur qui puisse lui prescrire des bornes.

Oublierai-je la plus belle des Vertus; celle qui caractérise l'Homme véritablement digne du titre de Grand, l'Humanité? Disparaissez, Conquérans, qui avez mis votre Gloire à désoler le Genre Humain, & que vos odieux Exploits soient ensevelis dans la Nuit de l'Oubli. Il est mille fois plus beau de conquérir les Cœurs, que les Provinces; & où seroit le Cœur im-

prenable à FREDERIC? Sa Main libérale répand les largesses avec profusion sur ceux mêmes, qui auroient pû craindre d'être en proie à l'avidité ordinaire des Vainqueurs. Il semble ne vouloir étendre les bornes de son Empire, que pour étendre le Règne de la Félicité.

Revenez, Heros victorieux, revenez au milieu de nous, & goûtez y pendant long-tems les douceurs de la plus profonde Paix. Mais qu'ai je dit? Mes Vœux ne sont-ils point indiscrets? Quelque desir que nous aïons de voir nôtre Auguste Maître, & de le posséder, notre première Devoir, c'est un acquiescement sans réserve. S'il juge sa présence plus nécessaire ailleurs, si la Guerre lui paroît préférable à la Paix, sions-nous en à lui, il a ses raisons, & sa Sagesse, incontestablement reconüe, nous est un sûr garant de leur solidité. Contentons-nous de l'accompagner par tout de nos Vœux, & quelque part qu'il soit, croïons qu'il est à sa place: toujours à portée de nous protéger & de nous rendre heureux.

Que les Lettres ne gémissent point du long silence, que les Armes semblent leur imposer! Elles ont toujours le glorieux avantage d'être le délassement du

CESAR de ce Siècle, qui, come cet illustre Romain, unit tous les Talens, toutes les Graces, toute la fleur de l'Esprit, aux Qualités Héroïques, qui enchainent la Victoire sur les pas. FREDERIC conoit le prix des Sciences, & toutes celles qui peuvent orner l'Esprit, former le Cœur à la Vertu, ou porter des fruits utiles à la Societé, seront constamment honorées de sa Protection.

Tout notre bonheur dépend de l'accomplissement de ce seul Vœu; VIVE LE ROI!





# IMITATION.

De l'Ode 3<sup>me</sup> du IV<sup>me</sup> Livre des Odes  
d'HORACE.

**Q***U'heureux est le Mortel que tu vois en naissant,  
O Muse, d'un ceil favorable !  
Il goûte un charme inconcevable,  
Imitant de ta voix le concert ravissant.*

*Animé du beau feu que Melpomène inspire,  
Il fuira les rudes travaux ;  
Cberchant un paisible repos,  
Dans des Prés enchantés des açords de sa Lire.*

*On ne le verra point sur un Coursier fougueux ;  
Guidé par une ardeur guerrière,  
Convert de sang & de poussière,  
Porter de rang en rang un Glaive furieux.*

*On ne le verra point, ainsi que Paul Emile,  
Vainqueur d'un Peuple révolté,  
Trainant des Rois à son côté,  
Montrer au Capitole une Pompe inutile.*

*Mais dans un Bois secret, de Ruisseaux arrosé ;  
Couché sous le charmant ombrage,  
Que lui prête son vert feuillage,  
Il chantera les Vers qu'il aura composé.*

Genève le 1. Déc. 1745.

P\* M\*\*.

LET<sub>3</sub>



# LETTRE

De Mr. ROUSSEAU à Mr. de C. . . :

MONSIEUR,

Tout ce qui se passe en *France* est un beau sujet de méditation pour un Philosophe tel que vous. Jamais on n'a vû les Homes passer si subitement d'une extrémité à l'autre : Il semble que l'admiration soit un état violent, à voir les écarts que fait la Machine, quand le ressort vient à se détendre. J'avoüe que le mien ne s'est point encore relâché, & que je pense toujours du Prince que nous avons perdu, come j'en ai pensé toute ma vie. Jamais Monarque \* n'a porté si haut la grandeur de la Roïauté ; Peut-être n'a t'il pas eu tout ce qu'il falloit pour gouverner parfaitement les Homes, mais rien ne lui a manqué de ce qu'il faut pour s'en faire obéir. On ne sauroit nier qu'il n'eut de grandes qualités, & en particulier celle de conoitre les Homes, & mettre à profit leurs talens. De là vient qu'on a vû sous son

\* Louis XIV.

son Règne tant d'excellens Ministres & d'habiles Généraux. Si sa Vie n'a pas été aussi irréprochable qu'elle a été illustre, sa Mort peut être regardée, come le plus parfait Modèle qu'un Héros Chrétien puisse se proposer.

Mr. de Bouffan qui m'a fait l'honneur de me venir voir ce matin, a doné le dernier coup de Pinceau au Portrait que je me suis fait de vous, *Monsieur*, en m'avoüant que de tous ceux qu'il a eu occasion de voir, depuis son retour dans sa Patrie, vous étiez le seul qui ne lui eût point parlé de son changement de Religion. A quoi bon en éfet, faire le Prédicateur hors de propos? Rien ne fait mieux l'Eloge d'un Homme aussi capable que vous l'êtes de bien parler, que le silence qu'il s'impose par discrétion, & *Pithagore*, qui se tait, me semble, en certaines occasions, plus éloquent que *Socrate*, qui parle.

Les Sages ne sauroient se proposer un plus digne Objet, come vous le dites, que d'être heureux & de s'éclairer: Mais le tumulte & l'aveuglement de nos Passions nous empêcheront toujourns de voir ce but & d'y atteindre. Rien ne prouve mieux que Dieu nous destine à une autre Vie, que les ténèbres & l'agitation auxquelles nous sommes condamnés dans celle-ci. Il ne  
 nous

nous a point fait pour être aveugles & malheureux ; mais il veut que nous parvenions par degrés, à la lumière, à la certitude & à la félicité. Nous sentons trop nous mêmes l'imperfection de nôtre intelligence, pour ne pas concevoir l'idée de quelque chose qui soit plus parfait. S'il est vrai, come la Religion & la Philosophie nous l'enseignent, que nous tenions le dernier rang parmi les Etres intelligens, quelle témérité à nous de penser qu'il nous soit possible de conoitre parfaitement la Vérité, & de jouir du souverain Bonheur, qui sont les deux uniques prérogatives de l'Ame épurée & parvenue à son état de perfection ! Dans cette Vie, nous ne saurions faire quelques pas, sans trouver des bornes au delà desquelles nous ne pouvons passer, & nous ne saurions nous étudier nous mêmes sans conoitre nos infirmités & nôtre ignorance. Tout nous ramène à cette Vérité, c'est que ce n'est ici qu'un Etat d'épreuve, & une Ecole pour le Monde avenir.

Ce Principe, *Monsieur*, prouve, à mon sens, mieux qu'aucun autre raisonnement, la nécessité des trois Vertus dont vous faites le caractère du Chrétien & de l'Homme raisonnable, savoir, *l'Amour de la Vérité, l'Humilité, & la Tolérance*. Dieu a  
doné

doné à nôtre Ame un Amour naturel pour la Vérité, & un desir de la conoitre qui nous montre qu'elle existe; mais les Obstacles que nous trouvons en la cherchant doivent nous humilier, & nous faire comprendre que le tems n'est pas encore venu de la trouver, & que nôtre partage en cette Vie est la Foi & la Confession de nôtre Ignorance. Ce Principe, qui étoit celui de *Socrate*, *Unum scio, quod nihil scio*, nous conduit à une défiance légitime de nos Lumières, & nous engage de soumettre respectueusement nôtre foible Raison au Souverain Etre. Par une conséquence nécessaire, ce même Principe nous impose encore l'Obligation de tolerer; dans les autres, les foibleffes que nous reconnoissons en nous mêmes. Cette Indulgence Chrétienne est sans doute, come vous le dites, la plus raisonnable de toutes les Vertus. Elle est en même tems la plus utile. En se pardonnant réciproquement nous détruisons les Quérêles, la Haine, & la Vengeance, & nous établissons dans la Société un Commerce mutuel de bons Offices. Si nous y prenons garde, rien ne trouble plus nôtre Bonheur, que les Passions & les Vices des autres Hommes: Une injure, un mauvais Procédé, une légère marque de Mépris, excitent chez nous des

mouve-

mouvements de dépit & d'indignation. L'Orgueil d'autrui blesse le nôtre, c'est pourquoi nous le sentons si vivement. Nous devenons vindicatifs, parceque les autres sont fiers & injustes. Nous sommes ainsi les jouets des Passions des autres, & nous nous blessons des mêmes traits. Si nous étions plus Modestes, plus Tolerans, plus Philosophes, nos Vertus ne dépendroient pas de celles des autres, & leurs Vices ne passeroient pas jusques à nous. Notre bonheur n'étant plus assujetti à l'humour & au caprice d'autrui, n'en seroit que plus ferme & plus assuré.

Vous me dites, *Monsieur*, obligeamment, que je vous ai donné du goût pour la Poësie, mais sans chercher à vous rendre compliment pour compliment, je puis vous protester que vous m'en avés donné beaucoup pour la Philosophie, & j'espère bien que la Poësie profitera des Connoissances que je vous dois. L'Esprit Philosophique règle l'Imagination, donne au Génie de la Force, & modère en même tems l'impétuosité de sa marche : Il nous indique l'ordre que nous devons suivre, même dans nos plus grands écarts : Moins le Poëte est éclairé, moins est il en état de faire des progrès dans son art, & de les perfectioner : De là les  
 tours

tours usés les images communes, & triviales. C'est peu de choisir bien les images & les figures, il faut savoir encore les mettre en oeuvre, & les présenter avec une sorte de précision & d'énergie. C'est peut-être ce qui vous a le plus frappé dans ces Vers.

*Le Masque tombe, l'Homme reste,  
Et le Héros s'évanouit.*

Madame *Des Houlières*, come Mr. *Du Lignon* vous l'a fait remarquer, a dit à peu près la même chose, dans une de ses Odes; mais j'ose dire qu'elle n'a pas tiré de la même figure tout ce qu'elle fournit, & qui donne à la pensée cet éclat & cette force qui font le caractère de la bonne Poésie. *M<sup>me</sup> Des Houlières* a beaucoup mieux réussi dans les Elégies & dans les Idilles, que dans les Odes, où il faut de l'entouffiasme & de la grandeur. Personne ne peint avec plus de grace & de fidélité, & n'exprime un sentiment avec plus de délicatesse; mais elle n'ateint pas jusques au sublime, & l'harmonie de l'Expression ne sauroit nous dédomager de ce qui manque à la Pensée.

Je pense come vous, *Monfieur*, sur la *Satire de l'Equivoque* de Mr. *Despréaux*:  
Cette

Cette Pièce n'est pas digne de lui; presque tous les Vers sont louches, durs, & obscurs: Ce fameux Poète est un Soleil couchant, qui ne jette plus que de foibles raisons, & qui a beaucoup perdu de sa chaleur & de son éclat. On pouroit lui appliquer les Vers qu'il fit pour *Molière*.

*Dans ce Sac ridicule où Scapin s'enveloppe,  
Je ne reconois plus l'Auteur du Misanthrope.*

Mr. *Despréaux* auroit dû imiter la conduite de son Ami *Racine*, qui n'écrivit plus pour le Théâtre après avoir fait son *Athalie*, qui est son Chef-d'œuvre. L'Esprit & l'Imagination s'affoiblissent à un certain âge; le Jugement même, qui se maintient le plus long tems décline à son tour; & l'on se donne en Spectacle au Public, dans le tems que la Prudence voudroit que l'on se retirât derrière le Rideau. Le Grand *Corneille* auroit perdu sa réputation par ses dernières Pièces, s'il lui avoit été possible de la perdre. Quelle différence entre *Cinna* & *Pertharite*? Qui croiroit que ces deux Tragédies fussent de la même main? Lorsque l'on est acoutumé au bruit flateur des applaudissemens du Public, on s' imagine qu'il n'y a qu'à composer pour les mériter; & l'on ne s'aperçoit pas que  
les

les mêmes talens, qui nous en rendoient dignes, venant à nous manquer, le Mépris peut succéder à l'Approbation & à l'Estime. Malheureusement nous ne sentons pas nous mêmes le déclin des forces de nôtre Esprit; l'habitude que nous avons à écrire & à composer nous entraine; & nous sommes trop foibles pour lui résister.

Je suis &c.



**O**N a expliqué le Mot de l'Enigme, du Mois passé par PINGBAU.

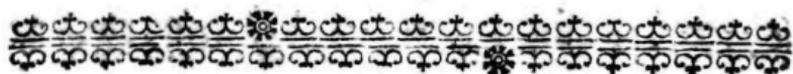




# LOGOGRIPE

*A Melle. L....*

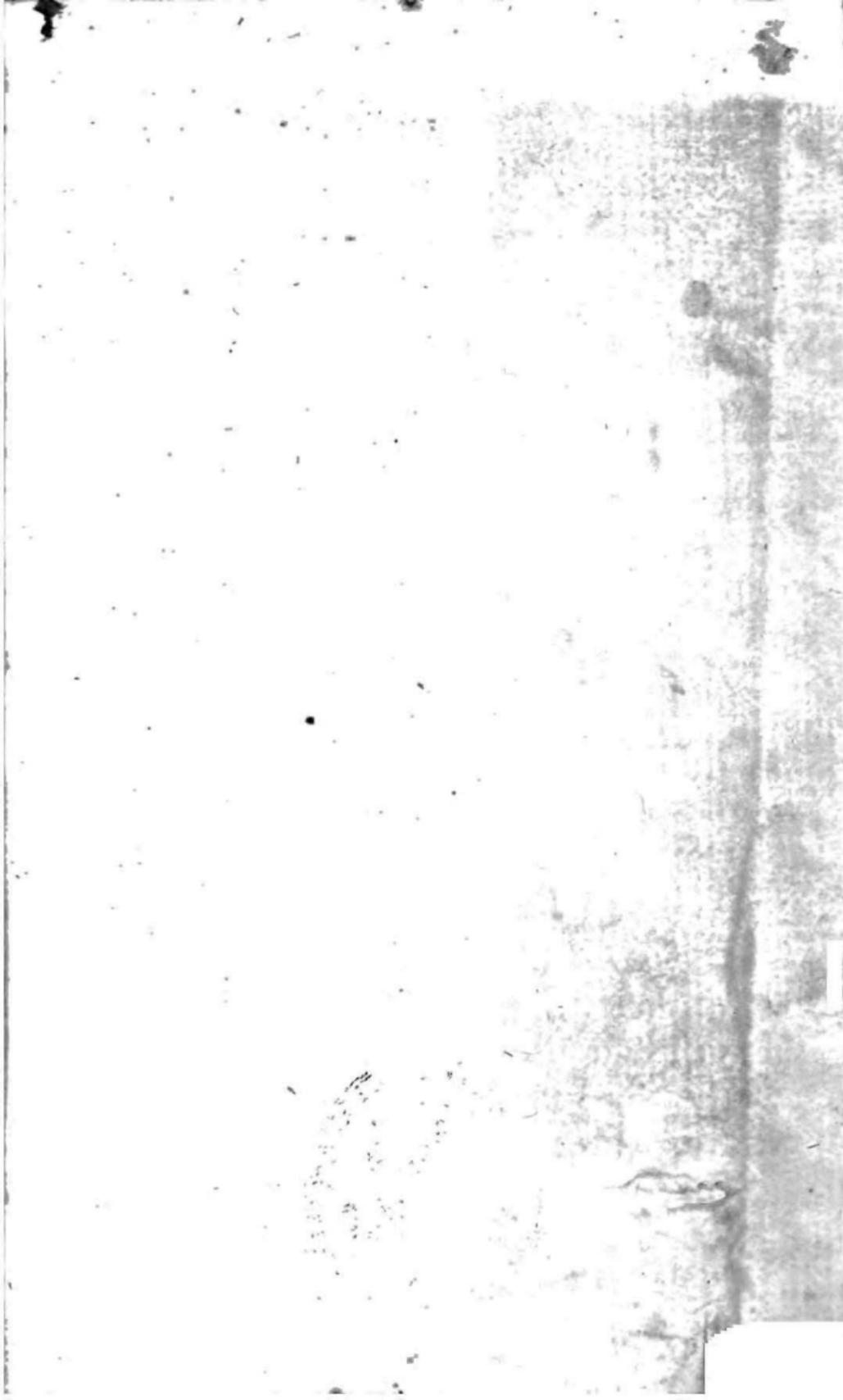
**J** ne vous dirai rien, Iris, de ma nature,  
 Il ne s'agit que de mon nom,  
 Qui n'est pas de fort grand renom,  
 Mais au moins de rare Structure,  
 Car si vous en ôtés certain membre tortu,  
 Il vous reste a, e, i, o, u,  
 Remis en mon entier, que l'on jette en arriète  
 Mes deux lettres du bout, je suis une Rivière],  
 Du nom de qui le membre avant dernier  
 Etant par vôtre soin devenu le premier,  
 Dans l'instant à vous se présente  
 Une Parricide innocente,  
 Qui, par un déplorable sort,  
 Ne sert, qu'en assûtant la mort  
 Au Père infortuné qui lui done la vie.  
 Sous vos loix on la vit mainte fois asservie,  
 Entre vos belles mains,  
 Par d'utiles replis enchanter les Humains.  
 Arrachés à son nom la tête,  
 Il devient aquatique Bête;  
 Ajoutez à mon tout certaine Lettre en]chef,  
 C'est chose très facile à faire.  
 Iris, je vous assure en bref,  
 Que vous me trouverez dans vôtre Batistaire.



## T A B L E.

<b>D</b> E l'Image de Dieu & de l'Empire de l'Homme sur les Animaux.	491
II. Dialogue sur la destination des Enfans.	513
Entretien sur les Aparitions, la Magie & les Miracles.	527
Lettre à Melle E. C. Auteur d'une Pièce contre les Vieilles Coquettes.	552
Aux Editeurs sur la Mort de l'Abé Pélérin.	557
Epitaphe de l'Abé Pélérin.	558
Vers à S. E. Monseigneur l'Avoier d'Erlach.	560
L'Excellence de la Raison, Ode.	562
Poème en Prose, à la gloire du Roi de Prusse.	566
Imitation de l'Ode 31. du IV. Livres des Odes d'Horace.	574
Lettre de Mr. Rousseau à M. D. C.	575
Explication de l'Enigme de Novembre.	582
Logogriphe.	583





Pieces de M. F. de C.

Extrait d'un Discours Academique  
des Jeux Florans Octobr. 11. 313

La Poesie. Ode . . . . . 339.

43. cette Edition est fautive.